VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 2 Mars 1915 NUMERO 41

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

PAROLE ENCOURAGEANTE

Du fond du Texas où, grâce à la douceur du climat, il refait rapidement—plus que ne l'escomptaient ses médecins—une santé usée sans compter pour le bien de son église et de sa race, notre vénéré archevêque vient d'apporter son obole et son encouragement à nos frères d'Ontario. Et il le fait, comme il le note éloquemment dans sa lettre à l'Association d'Education, comme archevêque et fils de la race. Avec toute l'autorité que lui confère sa connaissance de l'histoire du Canada français catholique, il n'hésite pas une minute à affirmer que c'est en définitive une question de religion.

Nous comprenons que le **Droit** d'Ottawa accueille avec un enthousiasme tout particulier l'encourageante parole de notre archevêque. Au jeune frère d'armes qui affronte la mitraille ennemie, rien n'est plus réconfortant que la sympathie de l'ami qui livra sans faiblir, sans reculer, le même bon combat.

* * *

Voici la lettre de Mgr l'archevêque. Nous souhaitons que ses ouailles fassent écho à cette noble parole en apportant, eux aussi, leur obole aux "blessés d'Ontario".

St. Peter's Novitiate, Mission, Texas,
6 février 1915.

A Monsieur le Président de l'Association d'Education des Canadiens français d'Ontario, Ottawa, Canada.

Monsieur le Président,

Je tiens à vous envoyer du fond du Texas, ma contribution ci-incluse, cent piastres, pour la défense des écoles bilingues, franco-anglaises, d'Ontario, parce que si c'est en ce moment une question de langue et de droits nationaux sacrés, c'est en définitive une question de religion.

Quelques journaux orangistes ont déclaré carrément qu'ils en voulaient aux écoles catholiques, et nos écoles ne sont que l'avant-mur qu'ils assaillent pour arriver à la citadelle. Vous avez donc droit, non seulement à la sympathie de nos compatriotes dans tout le Dominion, mais aussi à celle des catholiques qui ont souci, avant tout, des intérêts de l'Eglise; et, comme archevêque dans la province d'Ontario, je vous félicite et je vous dis "bon courage." Dans un pays de liberté comme le nôtre, avec notre admirable organisation couronnée par la fondation d'un journal puissant, et après nos vaillantes luttes passées, vous ne pouvez manquer de réussir si vous savez persévérer. Il faut peu d'hommes résolus et debout avec de fortes convictions et une énergie indomptable pour remporter la victoire, comme nos compatriotes de la province de Québec qui ont conquis eux-mêmes leur liberté politique et religieuse, et qui donnent à tout le Canada l'exemple du respect de la Constitution et des droits des minorités.

Le drapeau britannique que nous avons toujours servi loyalement, parfois même au prix de notre sang, et qui, sans nous, ne flotterait plus ni à Québec ni à Winnipeg, nous doit bien de protéger nos droits à la foi catholique et à la langue de nos aïeux. Vous faites donc une grande oeuvre de liberté et de justice en luttant pour les droits des pères de famille dans l'école, et c'est de tout coeur que je vous bénis afin que la paix règne enfin dans la justice.

ADELARD, O.M.I.,
Arch. de Saint-Boniface.

LA PART DU LION

A force de se faire taper sur les doigts, nos confrères quotidiens anglais ont un peu appris le sens de la mesure. Ils usent un peu moins de manchettes fabuleuses: "French commander in chief of the Allies", "Germans advance except where British resist", "Won by the British, lost by the French".

Surtout l'exemple des journaux anglais parait leur avoir profité. Ce n'est pas vainement qu'on s'entend dire par la **British Review** et la **Review of Reviews** que la sphère d'action militaire anglaise sur le continent est infinitésimale. Au fur et à mesure que se calme le premier engouement, la vérité reprend ss droits et le magnifique effort militaire de la France est mis en pleine lumière.

Plusieurs de nos lecteurs ont sans doute lu l'article du **Times**, de Londres: "Think of what France is doing and suffering for the common cause", reproduit par le **Telegram**. C'était un joli coup de cravache à nos bons gogos anglais qui s'en vont répétant que l'Angleterre risque sa peau, sans intérêt, uniquement pour les beaux yeux de la France.

"**Sur ce sol étranger, disait le Times, nous combattons pour le sol anglais, pour notre avenir aussi bien que pour celui du monde. De sorte que cette longue ligne de Français—de la mer aux frontières de la Suisse—se bat, souffre et meurt pour l'Angleterre non moins que pour la France. Chaque vie qu'ils perdent, chaque habitation détruite chez eux, sont perdues et détruites autant pour notre salut que pour le sien.**"

A cet hommage anglais au courage de l'armée française, à la grandeur de la tâche qu'elle accomplit, nous sommes heureux d'ajouter celui d'un journal allemand, la **Gazette de Francfort**. Son origine lui confère une valeur toute spéciale.

"Les Français, écrit son correspondant militaire, sont d'une bravoure tout à fait remarquable. Leur instruction militaire est excellente, et si leur tir n'est pas réglé avec autant de soin que celui de l'infanterie allemande, il y a, cependant, dans chaque compagnie, une série de bons tireurs qui atteignent chaque but qu'ils découvrent dans les tranchées ennemies.

"Cela nous oblige à une très grande prudence. Là surtout où nous nous sommes trouvés en face de chasseurs alpins, des hommes ont été fréquemment touchés à travers nos meurtrières.

"Les Sénégalais sont également d'excellents tireurs et se battent, en général, très-bien.

"Quant à l'artillerie française, elle est remarquable et elle dispose en abondance de munitions qu'elle gaspille même en balayant de son feu de longues lignes de terrain quand elle les croit occupées par l'ennemi.

"Le service de reconnaissances par aéroplanes est bon.

"Nos troupes se trouvent dans le Nord-Ouest en face d'adversaires qu'il faut prendre très au sérieux, et tous nos succès de ce côté doivent être considérés comme doublement glorieux."

* * *

Si l'armée de France a été héroïque et a étonné le monde par la sublimité de son courage au point de faire dire à un critique

(A suivre sur la page 2)

A DROITE ET A GAUCHE

Du **Free Press**, 4 février, en première page, le titre suivant: "L'Italie encore plus sur le point d'entrer en lice; une armée de 3,340,000."

Et un peu plus loin, dans la même page, cet autre: "Il y a moins de danger que l'Italie et la Roumanie prennent part à la guerre."

Si avec deux manchettes qui se contredisent aussi nettement, il se trouve encore quelqu'un pour prétendre que le **Free Press** n'est pas une feuille bien informée, il mérite la corde.

* * *

Argumentant contre l'abolition de la peine de mort, un de nos bons députés disait aux adversaires de la pendaison: "Mettez-vous donc à la place des victimes (ceux-là qui ont été assassinés), et dites-moi s'il vous serait agréable qu'on ne pendît point ceux qui vous auraient tués."

C'est un nouveau genre d'argument **ad hominem**.

* * *

Selon nos journaux la "Home Guard" de Toronto s'est mise en grève au début de février pour protester contre le renvoi d'un de ses officiers.

Qui donc osait dire que Toronto n'a pas le monopole du loyalisme.

* * *

Des nombreuses lettres dont pllulent certaines feuilles sur la question bilingue dans Ontario, il ne ressort qu'une seule chose: Nul ne sait ce dont il s'agit, nul n'a lu le fameux Règlement XVII.

* * *

Le colonel Ponton, de Toronto, affirme que les célibataires dans plusieurs villes d'Ontario ne font pas leur devoir vis-à-vis de l'Empire.

"Les jeunes gens de l'Ontario tirent de l'arrière", dit, en manchette, le **Free Press**.

Tiens, ce soleil-là n'est pas sans taches!

* * *

"Toute fille embrassée contre son gré par un homme occupant dans la vie un rang plus élevé que le sien, peut prétendre qu'il a tenté de la déshonorer." Si, affolée par une pareille perspective, elle lui insinue quelques grains de plomb entre les lobes du cerveau, il n'aura qu'à s'en prendre à lui-même.

Ainsi en a décidé un jury de Toronto la semaine dernière.

* * *

Trois versions de l'élection du grand maître orangiste Edgecombe, la semaine dernière.

Le **Free Press** affirme que le vote fut de quatre à un en sa faveur; le **Telegram** soutient qu'il ne fut élu que par une majorité de seize ou dix-sept; la **Tribune** déclare qu'un recomptage fut nécessaire pour lui donner la victoire.

Et dire que d'aucuns s'abonnent aux trois journaux pour être bien renseignés. Pour une fois, les voilà le bec à l'eau.

* * *

Le "Conseil Fédéral des Eglises du Christ en Amérique" vient de publier des statistiques sur le nombre d'adhérents aux différents cultes pratiqués aux Etats-Unis—38,708,149 personnes ont une religion reconnue. Petit nombre, si on tient compte du fait que les Etats-Unis ont une population d'à peu près 100,000,000. Que font donc les soixante millions dont ne font point mention ces statistiques?

Des 38 millions qui vont à l'église, 14 millions sont catholiques.

* * *

Parce que Sir Lomer Gouin, premier ministre de la province de Québec, a protesté contre l'injustice dont souffrent nos compatriotes ontariens, le correspondant du **Telegram** à Ottawa écrit qu'il a "recours au cri de race".

Et pourtant Sir Lomer Gouin n'a fait, dans son appel à la majorité anglaise, que défendre le bilinguisme en Ontario contre les **attaques du gouvernement conservateur de cette porvince tout** comme, vendredi, le faisait le **Telegram** contre les attaques du **Free Press**.

* * *

Nos quotidiens ont publié, la semaine dernière, une dépêche sur une intervention du Pape auprès de l'empereur d'Allemagne pour l'engager à conclure la paix. Cela vient du **Giornale d'Italia** qui la tiendrait du secrétai-

Une seule chose est certaine, dans tout cela, c'est que le Vatican ne confie pas ses secrets au **Giornale d'Italia**—loin d'être une feuille catholique—pas plus que Mgr l'archevêque ne confierait les siens au **Free Press**.

* * *

Oh! l'histoire! ce qu'elle nous en apprend de bonnes quand il lui prend fantaisie de faire connaître la vérité. Aujourd'hui, ce sont nos bons orangistes qui écopent. Ne voilà-t-il pas que cette fameuse victoire de la Boyne—que tous les 12 juillet, ils célèbrent avec force fanfares, drapeaux, "Kick the Pope"—fut gagnée par des soldats catholiques.

C'est ce que prouve un collaborateur de l'**Universe**, de Londres.

* * *

Des 48 états de la république américaine, dix-neuf sont en majorité catholiques.

* * *

Comparant les rapports des autorités militaires à Pétrograd et Londres, le **Telegram** écrit: "Les rapports russes sont de beaucoup supérieurs aux rapports anglais devenus exacts par une suppression totale, plutôt de nature à prouver **la stupidité** que la sagesse du censeur officiel.

Si pareil compliment ne satisfait point la censure anglaise, c'est qu'on ne peut lui plaire.

* * *

Le comité de législation de l'Orange Order, dans le rapport présenté au congrès de la semaine dernière, attribuait à ce "qu'ils sont membres de l'Eglise Catholique Romaine et doivent d'abord obéissance à un pontife étranger" le fait que les juges Fitzpatrick et Anglin n'ont pas déclaré "ultra vires" la loi des écoles de la Saskatchewan.

Que dire alors de ces juges protestants de la Saskatchewan—le juge Haultain entre autres—qui ont rendu des décisions analogues à celles des juges Fitzpatrick et Anglin?

* * *

On annonce que Sam Hughes n'ira pas commander un corps de l'armée britannique.

Tant pis pour les Allemands. C'est un nouveau succès des Alliés.

* * *

On a souvent parlé du caractère mensonger des dépêches allemandes, mais elles n'avaient encore rien servi d'aussi fort que le récit de l'intronisation du Kaiser au trône de France. Par la sincérité et la vérité, ça vaut presque un article du **Free Press** sur la question bilingue.

Oyez:

"Le discours prononcé par sa majesté islamique, Guillaume II, quand il monta sur le trône dans l'ancien parlement français, demeurera comme un inoubliable exemple de ses magnifiques exploits. Entouré par ses ennemis vaincus, il offrit sa royale main à baiser à tous les anciens députés de la chambre française, forts touchés de cette splendide magnanimité de sa majesté islamique".

* * *

Le gouvernement se propse de prélever une taxe de 2½% sur les recettes brutes des théâtres de tous genres.

Très bien. La taxe pour les choses inutiles.

* * *

Nos quotidiens ont souvent publié des dépêches de Londres ou des extraits des journaux de la capitale anglaise blâmant sévèrement l'apathie des sports anglais et leur répugnance à s'enrôler. Tout dernièrement, le **Telegram**, dans sa chronique sportive, publiait le tableau suivant des pertes à la guerre de célébrités sportives bien propre à confirmer ces dépêches

Cricket

Spooner, Grande-Bretagne, blessé

Football

Georges André, Grande-Bretagne, blessé.
P. Paoli, France, blessé.
Fournier, France, blessé.
Pergeyre, France, blessé.
Fortio, France, blessé.
Schang, France, blessé.
Vianey, France, blessé.

Athletes

Jean, Bouin, France, tué.
Damtigny, France, tué.
Granger, France, tué.
Vermulen, France, tué.
Campana, France, blessé.
Dudant, France, blessé.
Henet, France, blessé.
Lucas, France, blessé.
Teyessedon, France, blessé.
Versal, France, blessé.

Hockey

Salarmer, France, tué.

Soccer

Pellerin, France, tué.
Levandy, France, tué.
Maes, France, tué.

Nageurs

Estrade, France, tué.
Peyrusson, France, tué.

Cyclistes

Faber, France, tué.
Poulain, France, tué.
Combes, France, tué.

Pugilistes

Chossejour, France, tué.
Clermont, France, tué.
Maillot, France, blessé.
Stuber, France, blessé.
Adolphe, France, blessé.
Hogan, France, blessé.
Harvey, France, blessé.
Montmullier, France prisoniner.
Rudony, France, prisonnier.
Roca, France, prisonnier.

Tennis

Decugis, France, blessé.
Pujet, France, blessé.

* * *

A un récent dîner intime du Club du Service Civil, l'honorable Meighen a prononcé de sages paroles que feraient bien de méditer et mettre en pratique ses amis d'Ontario.

"Il ne faut pas perdre de vue le fait, déclarait-il, que les Français sont les pionniers de ce pays et **que leurs descendants ont contribué plus que tous les autres** à son développement. Les citoyens de langue anglaise devraient avoir le plus grand respect pour la province de Québec. Il est indispensable que la race anglaise sympathise avec la race française au Canada, et que les frictions entre ces races disparaissent, si l'on veut faire de ce pays une nation unie et prospère."

POUR LES ONTARIENS

On trouvera dans ce numéro la lettre vibrante que Sa Grandeur Mgr l'Archevêque a adressée au **Droit** d'Ottawa, avec une généreuse contribution de cent piastres. Cette voix autorisée encouragera les Manitobains à faire tout en leur pouvoir pour aider les persécutés d'Ontario.

Aussi bien, nous le répétons, leur cause est la nôtre. A leur dernière réunion les Orangistes du Manitoba—les bonnes âmes—n'émettaient-ils pas le voeu que seule la langue anglaise eût le droit d'être enseignée dans nos écoles? Eh bien! nous verrons. Rien n'affermira mieux notre volonté de résister à tous les efforts des fanatiques, rien ne nous tiendra mieux en éveil contre leurs manoeuvres brutales ou sournoises, que d'aider les Ontariens à conquérir le droit qu'on leur refuse et que l'on menace de nous enlever complètement au Manitoba.

L'attitude résolue de nos frères d'Ontario ne pourra que hâter le moment où les droits des minorités seront respectés même en dehors de Québec. Si tous les Canadiens français dans toutes les Provinces unissent leur protestation à la leur, leur prêtent généreusement leur secours, la mauvaise foi et l'ignorance seront encore plus sûrement vaincues.

Cercle LaVérendrye
de l'A. C. J. C.

Saint-Boniface, Man.

Dernières souscriptions

Sa Grandeur Mgr l'Archevêque $100.00
M. l'abbé P.-S. Gendron, curé de La Salle 1.00
M. Calixte Comeau, de La Salle 1.00
M. William Raymond, de Saint-Boniface 5.00

Prière d'adresser les souscriptions au **Cercle LaVérendrye**, Saint-Boniface.

DEBITANTS D'ALCOOL

Ces messieurs ont envoyé une nombreuse députation à la Chambre des députés pour l'influencer à revenir sur ses pas, et détériorer la loi des licences telle qu'amendée ces jours derniers.

Nous espérons que le Gouvernement tiendra bon, car la loi telle qu'amendée sans être encore ce que nous désirions constitue un réel progrès. C'est un bon pas en avant, qu'on s'y tienne.

Ces messieurs demandent une compensation de $5,000 pour toute license enlevée.

Ils sont vraiment modestes, ces messieurs! Que voulez-vous, quand on a fait argent facile en enlevant le pain à ceux qui souffrent et en faisant couler autant de larmes dans les familles que de whisky au bar, on perd de vue ce que vaut l'argent gagné au prix d'un travail ardu.

Et pour quoi $5,000, je vous prie?

Pour dédommager le pauvre diable qui a soldé au trafiquant de licence $3,000 ou $4,000 en pure perte, alors qu'en considération de l'octroi d'une licence une bicoque qui valait à peine $2,000 ou $3,000 a été payée $7,000 ou $8,000.

Mais pas du tout!! Tant pis pour celui qui a fait si piètre marché. Il l'a fait sachant qu'il n'en avait pas pour son argent, tant pis pour lui s'il perd au jeu ce qu'il a risqué. Le Gouvernement n'a pas le droit de prendre dans le trésor public de quoi solder les conséquences d'un tel contrat. Il y a l'intérêt de celui qui a acheté cet hôtel, dites-vous? Oui, mais, s'il vous plait, faites attention aux circonstances de tel achat, et surtout prenez un peu en considération l'argent des contribuables dûrement gagné.

Pas de compensation. On n'en donne pas à l'épicier malheureux.

Pourquoi en offrir une, et une considérable, à l'hôtelier qui s'est jeté dans le danger en le sachant.

Et puis on se plaint de la fermeture à 7 heures. Ils veulent 9 heures. Ils tiennent absolument à faire boire à l'ouvrier le produit de son travail.

Mais les familles seront sans pain!

Que nous importe. Il nous faut faire de l'argent car nous allons "runner" en dessous, comme ils ils disent.

"Runnez" en dessous, Messieurs, et que quelques-uns ferment leurs portes, ceux qui resteront—et nous espérons que ceux-là seront choisis par Messieurs les membres de la nouvelle commission des licences parmi les hôteliers lse plus fidèles à la loi—feront un profit suffisant tout en fermant à sept heures et même à six heures, ce qui serait mieux encore.

Il y a trop d'hôtels. Un bon nombre ne sont que de misérables buvettes qui, loin d'accommoder le public, ne sont là que pour l'exploiter en l'empoisonnant.

Réduisez le nombre de ces hôtels et exigez qu'ils soient mieux tenus et vous n'aurez besoin ni de $5,000 de compensation, ni de vente jusqu'à neuf heures.

COLONISONS

Monsieur,

'Comme les demandes de renseignements par les futurs colons sont assez nombreuses et que je pourrais répondre difficilement à chacun en particulier, je crois devoir répondre par l'impression de cette lettre à toutes les questions.

Il y a un grand nombre de homesteads à prendre dans le Nord-Ouest et le Sud-Est du Manitoba en prenant pour point de repère Winnipeg.

Dans le Nord, on pourrait placer dans un seul groupe, 300 familles, près du Lac du Bouleau, à 30 milles des chars dont le terminus (C. N. R.) est à De Laval, gare Fisher Branch. On trouvera là des voitures qui conduiront les colons pour $5 par jour et dépenses. Le voyage aller et retour pourrait se faire en 3 ou 4 jours.

Au Nord-Ouest, on peut aller à Sainte-Rose du lac Dauphin par chemin de fer (C. N. R.) et de là, en voiture jusqu'à Toutes Aides et le lac Spence, à 30 milles, où pourraient se grouper 500 à 600 amilles. Mêmes conditions pour les voitures.

Un peu plus au Nord-Ouest, il y a encore dans les townships environnant Camperville, un magnifique champ de colonisation où pourrait se grouper un millier de familles.

Pour se rendre à cet endroit, on prend le chemin de fer (C. P. R.) à Winnipeg et l'on débarque à Winnipegosis, où l'on trouvera des voitures, au prix courant, pour se faire conduire à 25 ou 30 milles en plein centre de ces homesteads.

Au Sud-Est, on pourrait placer quelques centaines de familles à l'est du chemin de fer C. N. R. en débarquant aux gares de Woodridge et de South Junction. La distance de ces homesteads est de 6 à 15 milles du chemin de fer.

Tous ces homesteads offrent de grands avantages pour la culture mixte. La terre est excellente, il y a un peu de prairie et le bois en général n'est pas gros et clairsemé, ce qui rend facile le défrichement. Il y a de l'eau en abondance et du bon foin dans les marais plus ou moins grands que l'on trouve sur presque chaque homestead.

Il y a des terrains boisés de grosses épinettes à des distances plus ou moins éloignées des homesteads où chaque colon a le droit d'aller se couper gratuitement 12,500 pieds de bois de construction.

Un homme ne peut prendre pour lui qu'un seul homestead, et il doit y demeurer pendant 6 mois de l'année; le reste du temps il peut aller travailler et gagner un bon salaire ailleurs.

Un homme qui prend un homestead ce printemps ne peut pas espérer semer immédiatement, car il doit se bâtir et préparer son terrain qu'il pourra labourer cet été et à l'automne; il pourra compter alors sur une bonne moisson l'an prochain.

A cause de la guerre, il y a moins d'ouvrage qu'autrefois; mais aux mois d'avril et mai, on engagera un grand nombre d'ouvriers pour les semences et autres travaux.

Celui qui veut acheter une terre déjà bâtie et en culture, pourrait en arrivant au commencement d'avril ou avant, mettre en culture 40 ou 50 acres ou plus et réaliserait dès cet automne des revenus avantageux.

Malgré ces distances de 25 et 30 milles qui paraissent diminuer l'importance des homesteads, les colons doivent plutôt s'encourager à s'y établir, puisque dans 2 ou 3 ans, les lignes de chemin de fer passeront partout, dans ces centres de colonisation. Les compagnies de chemin de fer suivent la colonisation rapidement, parcequ'ils y trouvent leur avantage en aidant les colons dont les progrès font les leurs.

Un homme qui désire prendre un homestead et même celui qui veut acheter une terre, ferait bien de venir seul d'abord, pour choisir son lot, y bâtir une petite maison, et il fera ensuite venir sa famille.

Il y aura des excursions dans l'Ouest, tous les mardis de chaque semaine, à partir du mois d'avril; et l'on pourra obtenir les renseignements voulus aux gares de chemin de fer à Montréal; ou à M. l'abbé Bouillon, missionnaire colonisateur pour le Manitoba au No 72 rue Saint-Antoine, Montréal.

Pour ceux qui veulent acheter des terres en culture, je serai heureux de leur écrire privément pour les mettre en relations avec ceux qui veulent vendre et favoriser un bon marché au nouveau colon.

Votre tout dévoué en N.-S.,
O. Corbeil, Ptre,
Archevéché,
Saint-Boniface, Man.

(Suite de la page 1)

anglais qu'elle accomplit des actes d'héroïsme sans parallèles dans l'histoire, il n'en faut pas pour cette raison reléguer dans l'ombre l'héroïsme, souvent non moins empoignant, de ceux qui ne combattent point mais qui n'en constituent pas moins l'âme d'une race, la source d'un inépuisable réconfort moral pour les combattants.

C'est à la nation française toute entière, non pas à ses troupes seules, que s'adresse l'hommage de l'**Evening Post**:

"Que l'armée française ait surpris le monde, écrit l'un de ses principaux rédacteurs, cela est généralement reconnu... La France ressaisit d'une façon splendide son courage après les défaites initiales. Cela n'avait jamais été vu. Lorsque, armée allemande après armée allemande, se précipitaient en France au mois d'août, lorsqu'il y avait des marques d'hésitation et de confusion dans les plans militaires français, lorsque plus d'un général français était coupable d'incompétence ou même de pire, il semblait que les vantardises des bulletins allemands étaient mieux justifiés que nous n'aurions voulu le croire, et que l'armée du général Joffre était incapable d'une résistance plus prolongée.

"Mais tout cela fut rapidement prouvé faux. Le "moral" de l'armée française se ressaisit promptement et le front vaillant, déterminé et inexpugnable qu'elle a depuis opposé aux Allemands a arraché l'admiration même de ses ennemis. Ce qui excite surtout l'admiration du monde entier, c'est plus encore que les vertus militaires de la France, les vertus nationales et civiques qu'elle manifeste. Même les plus ardents partisans de la France auraient difficilement pu compter sur une manifestation si magnifique. La plupart des caractéristiques que, proverbialement et trop légèrement, l'on associe à l'idée du peuple français ont brillé par leur absence. En face de ce qui était certainement un redoutable danger et qui aurait pu facilement devenir une catastrophe nationale, la France resta calme. Le courage indomptable avec lequel en France, hommes et femmes, se sont préparés à traverser les souffrances et les misères inévitables, réunissant leur énergies pour lutter dans toute la mesure du possible aux horreurs du désastre, leur vaillance à travers ces jours sombres, et la magnifique résignation avec laquelle ils se rendaient, comme des âmes d'acier trempé, à leur tâche assignée, tout cela obligera beaucoup de critiques pressés à reviser leur opinion sur la légèreté et l'instabilité françaises. Jamais la France n'avait montré une si haute figure."

DES MALINS

Une délégation d'hôteliers a poliment prié le gouvernement d'étouffer son dernier-né, la loi des licences. Apporter quelques modifications au projet actuel suffirait. N'étant point gens difficiles, messieurs les hôteliers se contenteraient des améliorations suivantes: fermeture à neuf heures durant la guerre; la gurre terminée, retour à la fermeture à onze heures; compensation par le gouvernement ou d'autre façon, à ceux-là qui perdront leur licence par suite de la campagne anti-buvette; fixation d'un maximum ou nombre de licences que pourra supprimer une municipalité.

* * *

Nous ne nous attarderons pas à démontrer pourquoi le gouvernement doit refuser de faire droit à toutes et à chacune de ces demandes: un de nos collaborateurs règle plus loin le cas de la compensation et de la nécessité pour un bon hôtel d'un bar.

Nous nous bornerons à étudier la demande de limiter le nombre de licences que pourra supprimer une municipalité. L'autonomie conférée aux municipalités en matière de licences est le point le plus important, le plus efficace de la nouvelle loi. Et nous comprenons que les buvetiers l'attaquent et tentent de l'annuler.

Que demandent-ils? Les journaux quotidiens nous ont parlé d'une limitation du nombre des buvettes pouvant être supprimées. Mais quelle était-elle? M. Haig, député, nous l'a appris dimanche. Tout simplement qu'une municipalité ne pût réduire de plus de dix pour cent le nombre des buvettes qui l'infestent. En d'autres termes, c'est demander d'annuler la clause conférant aux municipalités l'autonomie en matière de licences.

* * *

Voyons ce que, dans la pratique, serait la clause amendée selon les suggestions de messieurs les buvetiers.

Ainsi Winnipeg a, selon M. Haig, 120 buvettes. La clause ne permettrait aux contribuables de réduire ce chiffre que de dix pour cent, ce qui laisserait encore 108 buvettes. Moindre est le nombre des licences, plus absurde apparaîtrait une pareille clause. Prenons Saint-Boniface. Qu'on y supprime un dizième des licences, cela équivaudrait à en diminuer le nombre par un. Et ce devient de la comédie toute pure, du burlesque, si l'on passe aux municipalités rurales. Elles contiennent une, deux ou trois ou quatre buvettes. Quel joli travail ce serait pour les tempérants que de guerroyer pour la suppression d'un dizième de ces buvettes. En somme, ça ne se partage pas comme une pomme.

* * *

Espérons que le gouvernement se montrera inflexible sur ce point. Les municipalités n'auront, en cette question, jamais trop d'autonomie. Que le gouvernement ne leur donne pas une arme démodée et dont elles ne se pourraient servir.

L'autonomie pure et simple, toute entière, sans la moindre restriction. Que ceux-là qui veulent amputer le monstre, en aient le pouvoir.

JOFFRE EST-IL CATHOLIQUE?

Le *Correspondant* a affirmé que Joffre était huguenot, et même on a répété que le généralissime français appartenait aux loges maçonniques. Seulement, dans toutes les informations de cette nature, on précisait que le glorieux militaire est résolument opposé au fanatisme quel qu'il soit, et qu'il a des vues larges et honnêtes. Voici qu'on nous donne une autre version, laquelle, on le comprendra sans peine, nous agrée beaucoup plus.

Le général Joffre, écrit un correspondant de Lyon, est un catholique qui n'a jamais caché ses convictions religieuses. Dangereusement malade en 1907, il s'est de lui-même rendu à Lourdes et le correspondant lyonnais a vu de ses yeux le général prier les bras en croix devant la statue miraculeuse de la grotte.

Plusieurs ordres du jour du général au cours de la présente guerre témoignent chez lui d'une grande confiance en Dieu. En nommant les prêtres instructeurs de recrues ou officiers de réserve remplissant les devoirs d'aumôniers de campagne, Joffre a adouci autant que possible la cruauté sectaire des décrets du ministre de la guerre appelant les prêtres sous les drapeaux. Le général Pau n'agit pas autrement. L'un et l'autre ont rencontré beaucoup d'opposition parmi les officiers inférieurs, car l'armée est gangrenée de francs-maçons.

Il est à remarquer que les trois plus forts stratégistes à qui le gouvernement a dû témoigner sa confiance, ne sont pas des piliers de loges, mais des catholiques pratiquants, à savoir: Joffre, Pau et de Castelnau.

Au début de la guerre, Joffre rencontra tant de mauvaise volonté chez un certain nombre de généraux, ses subordonnés, qu'il pensa démissionner. Mais le gouvernement préféra devant l'imminence du danger retirer les maçons et les incapables de la circulation, et garder à la France les services de Joffre.

Au moral, le généralissime est un noble soldat. Il a réagi contre les désordres dans l'armée et pris les mesures les plus sévères contre l'inconduite de ceux qui dépendaient de lui. Cela lui a valu chez une certaine classe de gens le titre de *prude* et de *moraliste*.

Un fait moins connu, c'est que Joffre, il y a quelques années, avait menacé de démissionner si des troupes de son corps d'armée étaient désignées pour l'expulsion des religieux ou pour réprimer l'effervescence populaire causée par les chasseurs de religieuses. On fut près de lui retirer son grade. Ses ennemis tentèrent de l'impliquer dans une affaire d'espionnage. Mais on n'eut pas le courage, en haut lieu, de rééditer une seconde comédie Dreyfus.

Si cette guerre formidable se termine par une victoire pour les armées de France, ce sera dû en très grande partie à Joffre, généralissime puissant, et craignant Dieu.

A 500 METRES

Le dos à la glaise, et les pieds dans la boue, le soldat Guignot fume sa pipe dans la tranchée, quand il s'entend appeler à mi-voix:

— Guignot!..

— De quoi.. ?

— Arrive ici!..

D'un bond, Guignot est auprès du caporal.

— Regarde, là-bas..? à gauche..? Voistu..?

— Oui... j'aperçois trois personnes...

— On dirait un homme et deux femmes..?

— Un grand... et deux petites... comme sur notre pièce de cent sous!.. ajoute Guignot qui est caissier au Lyonnais.

Le doigt sur la détente, tous les soldats sont déjà collés aux créneaux de leur abri.

Dans l'étendue morne de la plaine en friche, le groupe grandit et se précise: il se découpe maintenant un peu sombre sur le ciel gris. Plus de doute, c'est bien un homme et deux femmes.

L'homme avance d'un pas égal et tranquille, absolument comme s'il n'avait pas devant lui une redoutable tranchée d'où cinquante fusils et deux mitrailleuses peuvent instantanément cracher la mort.

Les femmes, elles, semblent vouloir résister, on dirait parfois qu'elles crient et se tordent les mains.

— Tirez pas!.. crie le sergent... laissez-les arriver!...

Ils arrivent, en effet, les voici à 800 mètres... 750... 700... On distingue les détails... c'est un officier allemand, un grand beau jeune homme, sec, sanglé, monoclé; il marche, ayant de chaque côté une femme qu'il maintient par les cheveux, et parfois menace de son revolver.

—La brute ! ! crie Guignot.

A la limite du champ, c'est-à-dire à 500 mètres, l'officier s'arrête, prend sa jumelle, et, lentement, posément, examine la ligne de feu: on sent qu'il veut se rendre compte de ses points d'appui, des boyaux qui y conduisent, et surtout de l'emplacement des mitrailleuses.

Dans la tranchée française, on bout de se voir détailler ainsi... Des poings se tendent, des injures solides traversent l'espace: c'est de l'exaspération... de la fureur, de la rage!... Oh! le sale Boche!...

Et pourtant, personne n'ose tirer: c'est si peu de chose comme cible, un homme à 500 mètres!.. surtout quand cet homme est un lâche et qu'il oblige deux pauvres femmes tremblantes à se serrer contre lui!

Le Prussien jouit évidemment de cette colère impuissante: il laisse pendre sa jumelle sur sa poitrine... il regarde... il sourit... il frise sa moustache!.. il ouvre même un album!.. Le voilà qui dessine, en touriste, sans se presser, le profil de nos lignes.

— Non, mais ne nous gênons plus!.. clame Guignot.

En effet, l'Allemand se gêne de moins en moins... il allume une cigarette; il gifle une femme et botte l'autre.

— Ici!.. plus près!..

Il connait tellement les Français!.. Il est si sûr que la crainte de tuer une de ces femmes les empêchera de s'offrir l'immense joie de le dégringoler, lui, le Boche abhorré.

Tout à coup Guignot, qui voit rouge, a une idée!

— Je vais chercher le lieutenant!..

Quelques instants après, le lieutenant débouche en courant d'un des boyaux. C'est un petit, sec et trapu, sorti en août de Saint-Cyr et qui tire d'une façon remarquable. Guignot le suit pas à pas.

— Mon lieutenant... il n'y a pas à dire... il faut démolir ce coco-là! il le faut! !

Le lieutenant regarde, repère la distance... Aucun doute possible, le champ est carré, le groupe est à 500 mètres.

—Guignot, passe-moi ton fusil...

—Voici mon lieutenant!

—Ecartez-vous!..

Les soldats vont se placer aux deux bouts, et un grand silence tombe sur la tranchée.

Le lieutenant prépare son fusil lui-même il le décharge, le recharge, noircit le guidon. Puis, la tête inclinée sur l'arme, il se recueille, il prie... Il y a des ignominies qui doivent être châtiées même dès ici-bas.

A la lisière du champ, le Prussien dessine toujours, il fume même une seconde cigarette.

Alors, lentement, le canon du fusil appuyé sur le rebord de la tranchée, le lieutenant épaule, vise. Un éclair... une détonation...

Et là-bas, le Boche s'écroule, les deux bras en avant, touché en pleine poitrine!

— Bravo, mon lieutenant!... oh! ce qu'il prend!..

Les soldats accourent, applaudissent! Guignot surtout trépigne et hurle.

Les femmes, elles aussi, sont tombées, mais elles se relèvent et en une fuite éperdue se lancent vers notre tranchée.

On les a vues des deux côtés. Les balles françaises, les mitrailleuses les protègent tant qu'elles peuvent, mais les balles boches font rage, elles aussi: la terre se creuse, les cailloux bondissent autour des pauvres corps courbés qui ne veulent pas mourir.

Enfin!.. les voilà au bord de la tranchée où des mains prestes les cueillent pendant que, la tête penchée, les deux mains sur son fusil fumant, le lieutenant semble remercier la Justice invisible qui dirigea son oeil et affermit sa main.

Pierre l'Ermite.

LA RETRAITE DES RUSSES

L'explication officielle

Pétrograde, 24. — L'état-major général russe a publié un rapport donnant l'explication de la retraite des Russes de la Prusse orientale. La réussite des Allemands est attribuée largement à l'insuffisance des chemins de fer stratégiques qui a empêché les Russes de concentrer, avec la rapidité voulue, la quantité de troupes indispensables pour arrêter l'avance de l'ennemi.

L'état-major général affirme que la concentration de ces troupes allemandes en Prusse orientale avait été révélée aux Russes le 4 février, mais que l'importance n'en a été connue que quelques jours plus tard.

C'est pour ces motifs, paraît-il, que la retraite de la dixième armée russe fut décidée. Plus tard, cette retraite a été continuée vers le Niémen et la Bobr.

Le communiqué officiel suivant a été publié:

"Les Allemands, après une série d'attaques très opiniâtres et tenaces qui leur ont coûté d'innombrables victimes, furent persuadés qu'il était impossible de nous déloger de la rive gauche de la Vistule et se mirent en devoir, à la fin de janvier, d'adopter une nouvelle tactique.

"Ayant achevé la formation de plusieurs nouveaux corps en Allemagne même, décidant de prendre des troupes du front occidental, de manière à faire un suprême effort contre nous, et profitant de leur réseau de chemins de fer, les Allemands purent lancer une force écrasante contre notre dixième armée, qui occupait des positions fortement organisées le long de la rivière Angerapp et des lacs Mazuriens.

"Pour assurer le succès de cette entreprise, les Allemands transportèrent aussi une partie de leur contingent des fronts de la Rawka, la Bsoura et de la rive droite de la Vistule.

"Ce rassemblement d'Allemands en Prusse orientale nous a été révélé le 4 février, mais l'importance de la concentration ne nous a été indiquée que quelques jours plus tard.

"Ne pouvant, par manque de chemins de fer, concentrer, avec la rapidité nécessaire, les forces susceptibles d'arrêter cette poussée de l'ennemi nos chefs décidèrent d'ordonner la retraite de la dixième armée; puis, par la suite, le mouvement fut continué vers le Niémen et la Bobr.

"Dans ces mouvements, l'aile droite de la dixième armée, écrasée par le nombre énorme de l'ennemi et menacée d'être cernée sur le flanc droit, fut forcée d'opérer un mouvement tournant très rapide dans la direction de Kovno.

"Cette manoeuvre mit en péril le flanc du corps d'armée suivant qui, de ce fait, se trouva dans une position extrêmement dangereuse et, seuls, quelques détachements isolés et désorganisés réussirent à s'échapper.

"D'autres corps de la dixième armée, combattant continuellement et avec acharnement, battirent lentement en retraite dans la direction que leur avaient indiquée leurs commandants.

"Après avoir occupé ces positions, les troupes russes repoussèrent bravement l'ennemi qui les attaquait, lui faisant subir de fortes pertes et surmontant des difficultés incroyables occasionnées par l'épaisseur de la neige qui couvrait les routes.

"Les chemins étant impraticables, les automobiles ne purent être employées et les trains subirent de grands retards; souvent même, ils n'arrivèrent pas à destination.

"En battant en retraite lentement, pied à pied, un corps, formant l'aile gauche de la dixième armée, tint tête à l'ennemi, pendant neuf jours, sur une distance parcourue généralement en quatre jours.

"Le 19 février, ces troupes traversèrent Augustovo, se retirèrent de la bataille à Sphoc et prirent les positions fortifiées qu'on leur avait indiquées.

"A l'heure actuelle, les combats sur le front allemand continuent devant Ossowetz, sur les routes de Lomcha à Edvabno et au nord de Kadizidly sur la route entre Plozk et Plousk. A quelques endroits, le combat est acharné.

"Sur la rive droite de la Vistule, sur les routes de Plozk, des détachements autrichiens ont été remplacés par des troupes allemandes."

LA RARETE DES VIVRES

Elle se fait de plus en plus sentir à Vienne.

Londres, 24 février. — Une dépêche de Venise à l'agence Reuter dit que le bourgmestre et le président de la chambre de commerce de Vienne ont été trouver le premier ministre autrichien et ont insisté auprès de lui pour que des mesures soient prises en vue d'assurer à la ville de Vienne la quantité de blé et de farine nécessaire à ses besoins.

D'après le correspondant, ces deux personnages ajoutèrent qu'ils pensaient que la Hongrie devrait être contrainte de fournir à l'Autriche la quantité de grains qui lui manque et que toutes les ressources des deux royaumes unis devraient être mises en commun. Le premier ministre assura ses interlocuteurs que le cabinet autrichien était en train d'élaborer un plan dont la mise à exécution améliorerait la situation. Le correspondant ajoute:

"Le peuple autrichien ne cache pas son indignation du peu d'empressement que met la Hongrie à partager son excédent en grains avec l'Autriche."

* * *

Venise, 21 février. — Des dépêches reçues de Vienne disent que les autorités militaires y ont confisqué toutes les réserves de caoutchouc brut, de tubes pneumatiques et de tuyaux de caoutchouc. Les entreprises de transports protestent contre la réquisition de leurs voitures, déclarant que, si celles-ci ne leur sont pas rendues, il sera impossible d'approvisionner Vienne et que les usines devront fermer leurs portes.

UN ELOGE BIEN MERITE

Comment les Anglais apprécient l'oeuvre accomplie par l'armée française.

Londres, 24 février. — Un des officiers anglais attachés à l'état-major de l'armée française, dans un rapport qui a été publié aujourd'hui par le bureau officiel de la presse, dit:

"Depuis le moment où les Allemands ont été définitivement repoussés en Flandre par les forces alliées, il ne s'est produit aucune bataille de grande importance.

"Si les gains obtenus au cours de combats locaux sont mesurés par l'étendue du terrain, ils sont certainement peu importants. Quelques certaines de mètres au nord d'Arras, un ou deux villages entre Arras et l'Aisne, une bande de terre d'une longueur variant de 200 mètres à 3 kilomètres à l'est de Reims et quelques kilomètres en Alsace, constituent tout le gain matériel, et l'ennemi se maintient avec autant de force que précédemment en Belgique et dans le nord-est de la France.

"Néanmoins le succès remporté par l'armée française a été très grand et l'oeuvre qu'elle a accomplie mérite la gratitude et l'admiration des puissances alliées. L'armée française a tellement occupé l'armée allemande, l'obligeant fréquemment à combattre dans des conditions défavorables, que les Allemands n'ont pu distraire une partie de leurs troupes pour aller ailleurs frapper un coup décisif.

"Tout en accomplissant cette oeuvre, l'armée rfançaise n'a pas cessé de s'améliorer en personnel et en équipement."

LA BARBARIE ALLEMANDE

Les civils français manquent de tout dans les camps d'internement

moins, entendus hier par les comités du Bureau central des secours américains et du secours français, réunis sous la présidence de M. Hanoteaux, ont décrit la misère qui existe dans les camps de concentration où les civils français sont internés en Allemagne.

Ces témoins ont raconté comment, dans ces camps, hommes, femmes et enfants étaient enfermés pêle-mêle, obligés de coucher sur le sol mouillé, à l'abri de toits percés de trous, sans avoir même une couverture pour se couvrir. La nourriture est infecte, ont-ils ajouté, et au bout de peu de temps les rhumatismes, la fièvre typhoïde et la diphtérie ont fait leur apparition dans les camps.

Le témoin principal, qui exerce une profession libérale, a dit qu'il était enfermé dans une baraque dont le toit en carton était percé à jour. Il n'avait pas le droit d'écrire des lettres. La nourriture était absolument insuffisante, excepté pour ceux qui avaient assez d'argent pour en acheter. Il ne tarda pas à tomber malade, à cause de la mauvaise nourriture et des intempéries auxquelles il était exposé.

Le second témoin, vieux paysan à la mine honnête, a raconté qu'on l'avait nourri avec de la colle de poisson et des pommes de terre. Il n'avait de viande qu'une fois par semaine. Deux vieux paysans moururent dans ses bras. Jeunes gens et jeunes filles étaient obligés de coucher dans la même salle, sans rien pour se couvrir. Le jour où ils furent internés, un jeune civil prisonnier fut tué d'un coup de fusil à la tête. A partir de ce moment les autres devinrent misérables et apathiques.

Le cardinal Mercier et le général allemand.

On colporte ici sous le manteau, raconte la *Métropole d'Anvers* (imprimée à Londres), à propos de l'incident de la lettre pastorale du cardinal Mercier, une délicieuse histoire qui démontre excellemment la finesse et l'esprit de l'illustre philosophe.

Pour mettre fin à ce désagréable incident qui, dit-on, inquiéta beaucoup le kaiser, le général baron Von Bissing avait reçu ordre de Berlin d'essayer de faire signer au cardinal une "note conciliatrice" qui aurait élé ensuite répandue par la presse des deux mondes, et surtout en Allemagne, pour rassurer les catholiques.

Cette note, très habilement rédigée en termes cauteleux et vagues, fut présentée au primat de Belgique par un général, délégué du baron Bissing.

Le cardinal lut la note avec attention et dit:

—Cela me paraît très bien!

Large sourire du général teuton.

— Je voudrais seulement y changer un seul mot, un seul, général!

— C'est presque accordé, Eminence.

— Eh bien, je voudrais remplacer simplement l'expression "choses blessantes pour les sentiments allemands" par l'expression beaucoup plus exacte: "*vérités* blessantes pour les sentiments allemands", et j'ajouterai, pour tout dire, que je fais de cette modification, d'ailleurs bien insignifiante — ce n'est qu'un seul mot! — la condition de l'acceptation de votre ingénieuse note.

Et, tandis que le traîneur de sabre verdissait de rage contenue, le cardinal Mercier esquissait cet ironique et spirituel sourire que ses intimes connaissent bien.

Inutile de dire que le général n'insista pas et que la note ne fut pas signée!

Celles qu'on a expulsées.

A Forcalquier, diocèse de Digne, les Soeurs Trinitaires, gardes-malades, très secondées par la municipalité, ont aménagé dans leur maison des salles destinées aux soldats blessés. Le 3 octobre, M. Sicard, maire de Forcalquier, a adressé aux Soeurs Trinitaires une lettre de chaleureux remerciements: "Soeurs Trinitaires, dit il, qui aimez Dieu et la France avant tout, la ville de Forcalquier vous remercie... Vous êtes les bons serviteurs d'une cause humanitaire et patriotique... Si ce peut être un encouragement à votre prosélytisme de penser que vous prenez une bonne part à la défense nationale, dites-vous bien que chaque nouveau soldat renvoyé sur le théâtre sanglant de la guerre est un pas de plus fait pour la libération du territoire."

Département des patrons



Le rayé n'est pas chose du passé bien qu'il ait été bien longtemps populaire. La soie rayée pour blouse est encore de bonne mode, particulièrement pour la blouse plus ou moins "tailleur". La blouse dont on voit ici le modèle est faite de soie rayée se lavant avec manches et collet de soie unie. C'est quelque chose de nouveau et très joli. Collet droit, ouvert en avant, ample en arrière avec couture. Si on le désire, le collet se peut légèrement décolleté en pointe sur le devant.

La partie de l'avant et celle de l'arrière sont jointes à l'épaule par une bande étroite, dont la pointe retombe sur le haut de la manche. La partie renversée de la manchette correspond à cette pointe.

Coton uni et rayé ou l'un ou l'autre simplement.

Le patron No 7,011 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. Prix, 15 sous; deux pour 25 sous.



Pour Fillette

Le vêtement de la fillette allant à l'école doit être simple d'abord puis joli. Ces deux qualités doivent aller de pair. Aujourd'hui, la fillette porte un vêtement plus léger que celui qu'elle portait quand les serges et les tissus laineux étaient employés. Ce vêtement se peut faire de gingham avec reliefs en couleur différente.

Coutures de chaque côté, en avant et en arrière, avec grand collet carré rencontrant les revers en avant. Manches au coude avec manchette renversée ou pleine longueur avec bande. Jupe à plis, fixée à la ceinture et s'ouvrant sur le côté. Challis, cachemire ou autres tissus semblables.

Le patron No 6,996 est pour enfant de 4 à 12 ans. Prix, 15 sous ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur............

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LES CANONS ET FUSILS S'USENT-ILS VITE?

De M. Daniel Bellet, professeur à l'École des sciences politiques, dans la *Revue hebdomadaire*, 25 janvier 1915:

On sait quel fonctionnement intense on impose aux armes à feu depuis cinq mois, à l'est et à l'ouest de l'Allemagne; encore plus à l'Ouest, où dès les premiers jours la bataille s'est accusée des plus acharnées.

Les Allemands, en particulier, se livrent à une véritable orgie de coups de canon, de coups de fusil; à la moindre alerte, leurs mitrailleuses lancent des nappes de balles à travers champs, au petit bonheur, sans chercher même le but. En matière d'artillerie, d'artillerie de campagne tout spécialement, ils ont, pendant des mois, prodigué des munitions, c'est-à-dire mis leurs canons à une rude épreuve. Si l'on en jugé par une instruction trouvée récemment dans un village abandonné par les troupes allemandes, ils sembleraient se repentir maintenant de cette prodigalité. En très grande partie sans doute, parce que la fabrication des munitions, en Allemagne, ne peut plus répondre à la consommation; en partie, aussi parce que les canons, qui tirent ainsi sans compter, s'usent inévitablement à cette besogne.

Pour le fusil, il en est tout à fait de même. Et cela d'autant plus que, dans le camp allemand, on ne s'est servi jusqu'à présent que du fusil à répétition obligée: celui dans lequel on introduit de temps à autre un chargeur portant une série de cartouches, et avec lequel on est d'autant plus tenté de tirer une succession ininterrompue de coups, que le fonctionnement en est tout à fait automatique. Le soldat sait qu'en pressant sur la gâchette, il va faire jaillir du canon de son fusil une véritable pluie de balles. Un mouvement instinctif de défense le pousse à profiter de cette possibilité, de projeter ainsi les balles de façon continue.

Avec le fusil français, au contraire, on s'aperçoit que le reproche qu'on lui avait fait d'être un fusil un peu arriéré tombe complètement. Le soldat normalement tire coup pour coup, comme on dit; tout en gardant son magasin plein de balles qu'il y a logées à l'avance, une à une, il a la possibilité de ne tirer posément le coup de fusil qu'après avoir introduit une nouvelle cartouche, le mouvement précédemment fait par lui ayant expulsé la cartouche vide.

Quoi qu'il en soit de cet avantage réel de notre fusil de guerre, et aussi du calme, de la méthode réelle avec laquelle nos artilleurs évitent gaspiller leurs munitions de tirer à tort et à travers, fusils et canons s'usent peu à peu par cela même qu'ils servent. Ce sont de véritables machines de précision, machines à faire la guerre. Et, comme toutes les machines, ils subissent une usure assez sensible, en raison de leur fonctionnement intensif.

Il ne faut pas croire que ce soit l'éclatement du canon, du fusil, qui soit à craindre comme conséquence de leur usure graduelle, au fur et à mesure qu'ils ont tiré. A ce point de vue, leur vie est pratiquement illimitée, en ce sens qu'ils seraient hors de service, parce que vieillis, bien avant que leurs parois soient trop fatiguées pour continuer de donner une certaine sécurité. Mais ce qui diminue, dans le canon comme dans le fusil, par l'usure résultant de la déflagration même de la poudre à l'intérieur de l'arme, c'est la précision de son tir, de sa justesse; chose indispensable. A chaque coup qui part, pour chaque charge de poudre qui explose dans l'intérieur de ce canon, sa surface métallique est quelque peu attaquée; et tout particulièrement la rayure, c'est-à-dire les reliefs en hélice ménagés à l'intérieur du canon, sur la surface du métal, pour donner à la balle ou au projectile un mouvement de rotation sur lui-même, assurant son déplacement convenable, rectiligne, dans l'air. Il n'est pas nécessaire d'être bien savant dans toutes ces questions pour comprendre que la poudre qui s'enflamme et qui détonne donne lieu à un dégagement de gaz très chauds, érodant le canon, enlevant des petites particules du métal dont il est fait. Ce sont ces gaz qui chassent le projectile en jouant le rôle indispensable; cela n'empêche qu'ils exercent aussi cette action nuisible de détériorer, d'user peu à peu l'intérieur du canon, et, encore une fois, surtout les parties en relief.

On a parlé souvent de l'usure très rapide des canons, plus spécialement à propos des canons de marine. Ce sont, en général, de très grosses pièces, analogues à ces énormes canons de siège dont les Allemands sont si fiers, et qui leur ont effectivement permis de commettre certains de leurs méfaits les plus retentissants. On s'accorde généralement, dans le monde des techniciens, à reconnaître qu'un canon de marine de 305, autrement dit de 305 millimètres de calibre qui lance un obus du poids de 420 kilogrammes est usé (dans le sens que nous allons indiquer), est mis hors d'usage, quand il a tiré seulement 200 coups, avec une charge comme on en emploie en temps de guerre.

L'usage se fait d'autant plus vite, que le calibre est plus fort. Il suffirait de 180 coups pour mettre temporairement hors de service un canon de 340. D'ailleurs, et en sens inverse, 200 à 300 coups pourraient être tirés par un canon de 30 centimètres, sans usure trop sensible. Ce ne sont que des chiffres un peu approximatifs; car, il n'y a pas longtemps, on affirmait que les canons de la meilleure fabrication, même avec un calibre de 305, pouvaient tirer 220 ou 230 coups, sans avoir besoin de repasser à l'atelier. Pour les pièces de 40 centimètres, correspondant à ces fameux nouveaux canons de siège allemands qui ont fait tant de bruit, le nombre maximum de coups serait de 65 à 70. Cela ne suppose point le canon demeurant longtemps sur le front, puisque, quand on presse le tir, tout au moins on peut arriver à ce qu'il ne s'écoule pas deux à trois minutes entre deux coups successifs.

Comme nous le disions tout à l'heure, ce n'est point le passage du projectile dans l'âme du canon, mais bien celui des gaz extrêmement chauds se formant derrière ce projectile, par explosion de la charge, et cherchant à s'infiltrer entre le projectile et les parois du canon, qui usent superficiellement ces parois. Dès lors, ce tube métallique, dont le diamètre intérieur a été vérifié avec tant de précision à l'usine, à l'arsenal, perd de cette précision, ne présente plus le même relief dans ses rayures. Si celles-ci sont partiellement usées, une portion des gaz s'échappe sans contribuer à chasser le projectile, obus, balle. Et, comme conséquence, le tir ne présente plus la même justesse, la même portée.

Il est à remarquer que les poudres savantes et terriblement puissantes que l'on emploie à notre époque causent, en réalité, à l'intérieur du canon, une usure beaucoup moins marquée que l'ancienne poudre noire. Chose qui a bien son intérêt dans les circonstances présentes, notre poudre de guerre, appelée poudre B, à base de coton-poudre et de fulmicoton, est supportée plus facilement par les bouches à feu que les poudres à base de nitroglycérine généralement en usage à l'étranger. Cette poudre est moins rongeante; et nos lectures comprennent désormais ce que cela veut dire.

Il s'en faut, d'ailleurs, de beaucoup que cette usure mette rapidement le canon en état de moindre résistance; c'est une usure superficielle. On peut y remédier en renvoyant les pièces d'artillerie à l'usine, où on remplacera par un nouveau tube le tube d'acier spécial qui se trouve logé à l'intérieur du canon. Pour le fusil, il est vrai, on ne peut pas procéder de pareille façon: il faut remplacer entièrement le canon de l'arme (puisque c'est encore le nom de canon que l'on emploie pour le tube où s'est logée la cartouche et d'où part la balle). Nous verrons que la résistance du fusil lui permet de tirer un grand nombre de coups, sans que ce canon ait à tre remplacé.

Pour ce qui est de notre canon de campagne, de ce fameux petit 75 qui fait merveille, il subit une usure étrangement plus lente que les grosses pièces d'artillerie. Nous avons dit déjà, et cela s'explique par des considérations techniques sur lesquelles nous ne pouvons insister, que plus faible est le calibre, le diamètre intérieur de l'arme, moins sensible est l'usure, l'érosion subie par le métal de celle-ci. C'est ainsi que notre canon de campagne peut facilement tirer 4000 coups sans usure sensible; sans que la précision de son tir soit réellement modifiée. Il pourra même continuer longtemps encore ses services; mais il perdra une partie de sa portée, de sa justesse.

Le fusil, lui, est une bouche à feu de tout petit calibre; et comme conséquence de ce que nous disions sur l'influence que la faiblesse du calibre a sur l'usure de l'intérieur de la bouche à feu, il va de soi que cette usure, cette érosion, pour un fusil bien entretenu, pas trop souvent ni trop brutalement nettoyé, ne se fait sentir que bien lentement. L'arme pourra remplir son rôle durant des mois, même pendant une guerre terrible comme celle qui se poursuit, sans que sa précision en soit notablement modifiée. Et il est courant de voir dans les Sociétés de tir, des fusils modèle 1886 (celui que nous employons dans la guerre actuelle) tirer aussi bien que le premier jour après avoir lancé plus de 4000 balles. Il est vrai que cette résistance n'est pas aussi accusée dans tous les fusils de guerre modernes; puisque, par exemple, pour le fusil de guerre des Etats-Unis, la précision de l'arme commence à laisser à désirer quand il a été tiré seulement 1500 à 1600 coups.

Il y a là une observation très rassurante au sujet de notre armement. Comme, du reste, le plus souvent, ce n'est pas du tir vraiment de précision que fait l'infanterie, qu'elle n'a point à utiliser la portée maxima du fusil dans les combats à petite distance auxquels on se livre normalement, c'est un bien plus grand nombre de coups qu'un de nos fusils peut tirer, avant de réclamer un remplaçant.

Aussi bien ce remplacement des canons de campagne et des fusils de guerre est-il chose assez onéreuse. Une batterie de quatre pièces de campagne, avec les munitions qu'elle emporte et ses caissons, représente à peu près 150,000 francs; le prix d'un fusil modèle 1886, dans nos arsenaux, où d'ailleurs l'application de la journée de huit heures a relevé considérablement les prix, tourne autour de 75 fr. Et si l'on veut savoir ce que coûte un coup de ce fusil y compris l'usure moyenne de l'arme, on trouve un chiffre de 10 à 11 cetnimes: tandis que, de son côté, le coût d'un coup de canon de campagne, y compris également l'usure du matériel, s'élève à un peu moins d'une trentaine de francs.

La Suisse et la guerre.

Une interview du général Wille

Le *Petit Parisien* a envoyé un de ses rédacteurs interviewer le général Wille. Le journaliste redoutait fort d'approcher le commandant en chef de l'armée suisse, qu'il jugeait, d'après ses photographies, devoir être d'un accès plutôt malaisé. "Jamais je n'oserai aborder pareil guerrier", se disait-il au moment de solliciter l'entretien. Quand il fut en présence du général, il se confondit en excuses de lui dérober une parcelle d'un temps si précieux et s'efforça, par un préambule cérémonieux, de se concilier les bonnes grâces du "guerrier". Mais le général Wille mit promptement à l'aise le journaliste. "Que me racontez-vous là, Monsier? Croyez-vous que je suis aussi occupé que le général Joffre? Certainement, j'ai à faire; mais il me reste encore, Dieu merci, du loisir pour m'entretenir avec vous aussi longtemps qu'il vous fera plaisir."

Le général répondit ensuite complaisamment aux questions de son interlocuteur sur la mobilisation suisse, sur le renvoi d'une partie des troupes dans leurs foyers, le reste suffisant à la garde de la frontière, que protègent, par surcroît, les obstacles que l'hiver ajoute aux défenses naturelles. "Soyez assuré, dit à ce propos le général, que le jour où il prendrait envie à quelqu'un de forcer le passage, il nous trouverait à notre poste."

"On a, en effet, souvent parlé de ce que l'on appelle le boyau de Porrentruy", remarqua le journaliste, qui ajoute que, à ces mots, "la figure du général prit subitement l'expression qu'il réserve d'ordinaire aux photographes".

— Le boyau! Vous allez parler du boyau! jeta le général Wille. Mais songez donc, Monsier, quelle est votre témérité! Si certains civils, que je connais, vous avaient entendu, on dirait tout de suite que nous faisons, vous et moi, de l'espionnage. Pas un mot sur le boyau! C'est un boyau réservé."

On voit que l'entretien fut assaisonné du meilleur humour. Le journaliste se retira enchanté, avec une moisson de renseignements propres à lui donner une haute idée de notre organisation militaire et du chef suprême de notre armée.

VISIONS DE COMBAT

Lettre d'un blessé.

Un jeune Français, qui habitait Fribourg et qui a pris part à la guerre, vient d'écrire la lettre suivante aux Dames de l'ouvroir français de notre ville:

"Mesdames,

"Excusez-moi si j'ai peut-être un peu trop tardé de vous accuser réception de votre pijama: mais je tenais à vous écrire moi-même combien il fut le bienvenu et combien je vous en suis reconnaissant. Merci mille fois pour votre bienveillance, merci aussi au nom de mes frères d'armes pour qui vous travaillez si généreusement. Oui

Donnez sans espoir qu'on vous rende.
Donnez sans savoir qui reçoit.
Le plus noble geste qui soit,
C'est d'ouvrir la main toute grande!

"Et cela, Mesdames, je sais que vous le faites toutes de grand coeur pour cette France que nous chérissons tous les jours davantage. Il faut avoir combattu pour elle, il faut avoir vu tous les actes héroïques de ses enfants, pour comprendre combien cet amour de la patrie s'est fortifié chez nous devant le danger. C'est un dévouement général, une France grande et belle, sans partis. Rien que des Français une seule âme.

"Je suis parti le 3 août pour Châlons-sur-Marne. De là, je gagnai l'Alsace, les Vosges, où je reçus le baptême du feu: ma première blessure fut un éclat d'obus à la cuisse. Guéri, je participai à la célèbre bataille de la Marne. Ensuite, nous fûmes dirigés dans l'Aisne. Conduits par des chefs très expérimentés, nos marches d'approche de l'ennemi s'accomplirent sans grand danger Chaque nuit, cette interminable file indienne d'ombres, se faufilant à la lisière des bois et contournant les villages, était assez impressionnante.

A notre gauche, sur les hauteurs, des villages brûlaient, et la lueur en arrivait jusqu'à nous accompagnée du bruit sourd du canon et de la fusillade. Depuis les abords du Château de Fontenoy jusque vers Berry, ce fut la véritable guerre moderne, qui nous a tous surpris. Pas de combats périodiques, peu de corps à corps; quelques assauts comme jadis mais des hommes penchés sur le sol, creusant des tranchées, attendant l'heure de la mort sous des salves de mitraille qui la distribuent à profusion. Et, malgré cela, de la joie sur tous les fronts et de la joie dans tous les coeurs. La patrie chante en nous, et les vieux hymnes de gloire nous montent du coeur aux lèvres.

"Après la bataille, me souvenant que j'étais samaritain, aidé de camarades, je ramassais nos blessés et les faisais transporter à l'abri d'une meule de paille ou d'un repli de terrain. Là, les manches retroussées, du sang partout, c'était, n'en déplaise à M. Weissenbach, mon professeur de cours presque un chirurgien qui travaillait. Oh! les affreuses blessures qui défilèrent devant mes yeux! Je dus parfois me servir de mon couteau de poche pour couper des lambeaux de chair ne tenant plus que par un bout de peau. Il faillait faire vite; personne ne remerciait, mais j'étais récompensé de mes peines par le regard affectueux dont ils me gratifiaient quand leurs pansements étaient terminés. Plusieurs moururent à mes côtés; j'en eus même quelques scrupules, qui s'évanouirent quand les pansements, visités par des docteurs, furent jugés exacts et me valurent des félicitations.

"Le 24 septembre, ce fut mon tour. Dans l'assaut d'une de ces fameuses carrières des environs de Soissons, une balle explosive m'emporta le pied droit; un éclat d'obus m'ouvrit le genou et mon côté droit fut tout moucheté d'éclats d'obus. Mes blessures étaient les marques d'un beau travail. Je ne fus évacué que le soir de cette bataille. J'arrivais à Houlgate (Calvados) après un voyage de trois jours et deux nuits. Les pauvres infirmières ont mis une matinée entière pour me décrasser. Vrai! en revenant du feu je n'étais plus présentable; c'est même curieux comme le sang durcit la boue; ça fait comme qui dirait du ciment. Vous savez peut-être par ma soeur, Mme B., que je dus subir cinq opérations et que je suis à ma 16me semaine de lit. Amputé de la jambe droite, je reste estropié pour la vie; mais je ne regrette rien et vondrais crier bien haut que je suis heureux, très heureux d'avoir pu verser mon sang pour la noble cause de ma patrie. Visitez nos hôpitaux militaires, vous verrez, sans doute, des visages abattus par la souffrance, mais non par le découragement. Aucun ne maudira cette France pour laquelle tant de camarades sont morts sur le champ d'honneur. Ne sont-ils pas les jalons de notre victoire finale?

"La haine, chez nous, a revêtu une forme nouvelle, elle s'est comme ennoblie d'une gaieté que l'on ne réprime pas et qui fera toujours la gloire du pioupiou français. Sans doute, il est des combats, des assauts où il ne faut pas que le coeur ait des fantaisies; mais le courage est toujours là. Et j'aurais tant d'histoires à vous raconter que j'ai vécues dans les tranchées, sur les champs de bataille où la mort n'a aucune apparence, où l'on s'habitue si vite à l'idée de mourir pour la patrie qu'on trouve tout naturel de se sacrifier à elle sans y penser!

"Avant de fermer ma lettre, permettez-moi de vous remercier encore une fois pour toute la peine que vous vous donnez pour mes frères d'armes. Dieu vous le rendra!

"Je vous présente à toutes, Mesdames, mes respectueux souhaits pour 1915 et je crie de tout mon coeur: Vive notre chère France!

J.-P. Guérin.

Lettre d'un soldat.

Un prêtre de séjour à Lausanne a reçu d'un de ses anciens élèves une lettre dont nous extrayons ce qui suit:

Dieu soit béni! Il a exaucé ma prière. Au début de la guerre, je lui avais demandé qu'il m'accepte parmi les défenseurs de notre cher pays, qui est surtout le sien par adoption. Et voilà que, hier, j'ai été accepté au conseil de revision pour le service armé. Vous pensez quelle est ma joie: je suis incroyablement heureux et tranquille. J'ai bien un peu d'anxiété au sujet de ma santé qui n'est pas brillante, mais Dieu y pourvoira... Et comme il sera doux de souffrir beaucoup et directement pour la France!

Avant mon conseil, mon esprit était en repos, car, à l'avance, je me réjouissais de l'une ou de l'autre solution; tout ce qui m'arrive n'est-il pas voulu par Dieu et pour mon plus grand bien! Par cette discontinuité de vie dans laquelle il me mène plusieurs années, je vois bien qu'il veut m'assouplir pour m'avoir bien en main, pour que je sois tout à Lui... Oh! priez pour moi, afin que je ne sois en rien rebelle à sa douce action, et que je ne craigne pas d'aller de l'avant dans chaque voie qu'il m'indique: dans le petit coin d'armée où Il me placera, j'aurai beaucoup de bien à faire autour de moi; or, je suis fable, craintif, incapable, et mon état de santé me rend si continuellement égoïste et terre à terre que j'ai besoin de toute la Force d'En-Haut pour rester une âme vivante. Peut-être tomberai-je sur un milieu de camarades hostiles: priez pour que je ne sois pas veule, que je sois bon, surtout, et patient.

Si j'ose vous demander quelque prière pour moi, c'est que, ce matin, j'ai d'abord prié pour vous la douce Vierge Marie que cette nouvelle ne vous apporte aucune inquiétude, mais que votre âme, au contraire, soit comme la mienne dans la joie et dans une quiétude parfaite. Je sais combien vous m'aimez, combien vous êtes sensible à tout ce qui me regarde. Que de fois j'en ai eu le coeur remué! Aussi combien je souffrirais si je me voyais pour vous objet de tourment et d'anxiété. Il ne faut pas cela: Dieu veut vous guérir. Je voudrais l'y aider de mes petites forces en vivant en Lui avec vous, par la pleine joie de l'âme.

Voici Noël déjà qui s'approche, et qui sonne clair et beau: je veux en vivre plus que jamais, cette année, de cet incomparable mystère, — l'Enfant-Dieu, centre du monde! C'est la puissance dans la faiblesse, la grandeur dans la simplicité.

Je veux vivre de cela tous ces jours, avec vous; croyez à la plus fidèle affection et à la continuelle reconnaissance de votre fils spirituel qui vous aime.

H. M.

Saint-Léonard.

Un prêtre-soldat qui combat à l'armée d'Alsace écrivait il y a quelques jours déjà à la *Croix* de Paris son étonnement d'avoir découvert aux prisonniers un saint patron; et il s'empressait de le nommer aux familles chrétiennes qui ont quelques-uns des leurs retenus captifs en Allemagne. Il est à croire que c'est dans la bourgade alsacienne de Saint-Léonard que ce prêtre, en face d'un vitrail ou d'un tableau, peut-être en écoutant narrer une vieille légende du pays, a connu l'histoire du pieux solitaire qui préféra aux honneurs de la cour l'humble retraite dans la prière au milieu des forêts du Limousin.

Plusieurs petites villes en France s'honorent de porter le nom du grand saint que ses historiographes ont à juste titre appelé le "premier saint de la couronne de France"; l'une d'elles a plus particulièrement le droit de s'en glorifier, elle abrite sous les voûtes de sa belle collégiale romaine le véritable tombeau du Saint, et notamment le chef embaumé dans un merveilleux état de conservation. Le petit chef-lieu de canton est situé dans la Haute-Vienne, à quelque cinq lieues de Limoges, dans un site riant des bords de la Vienne, qui fait l'admiration du voyageur que le hasard y conduit. C'est là que se conserve intacte, grâce à une confrérie de l'origine la plus ancienne, la dévotion à saint Léonard, patron des prisonniers. Chaque année, la fête votive donne lieu à une curieuse cérémonie, réglée d'après l'antique tradition, au cours de laquelle des cavaliers brisent avec des massues une symbolique forteresse de bois, rappelant ainsi aux populations le trait caractéristique de la vie de leur saint patron.

En effet, saint Léonard, cousin et filleul du roi Clovis, ayant obtenu miraculeusement de Dieu par la faveur de son oraison, la délivrance de la reine Clotilde, qui sur le point de devenir mère, était tombée en danger de mort, se vit octroyer, sur sa demande, par le roi de France, le droit absolu de visiter toutes les geôles du royaume et de rendre à la liberté tous les captifs qu'il jugerait dignes de cette faveur.

Depuis ce temps, à travers les siècles, nombreux furent les hommes de tous pays, de toutes origines et de toutes conditions qui, merveilleusement libérés de chaînes injustes par l'intercession du Saint vinrent en actions de grâces à son tombeau et rapportèrent chez eux son culte vénéré; j'en trouve une preuve positive dans une chapelle du transept droit de la basilique Saint-Marc de Venise où une suite de mosaïques fort intéressantes commémorent les miracles du Saint, qui délivra de riches marchands vénitiens emmenés en captivité par des pirates.

Il est donc avéré que saint Léonard est bien le patron et le consolateur de ceux qui souffrent et gémissent dans les fers. C'est, je crois, faire oeuvre pie que de l'apprendre ou de le rappeler à ceux qui, au milieu des amertumes de notre époque, subissent la pire angoisse de savoir des êtres qui leur sont chers aux mains des barbares, à ceux dont le coeur plein de foi cherche dans la seule prière l'espérance. Qu'ils sachent bien, ceux-là, qu'ils ne peuvent pas avoir de meilleur avocat auprès de la bonté divine. Le Saint qui consacra sa vie mortelle à rompre les liens de tant d'infortunés appellera efficacement la puissance compatissante de Celui qui fera notre France victorieuse et lui ramènera ses enfants exilés pour jouir de son triomphe.

Pour les images et médailles de saint Léonard, comme pour les recommandations, l'on peut s'adresser à Mlle Ad. Caffiot, Saint-Léonard (Haute-Vienne).

"Je suis à une merveilleuse école..."

Un officier supérieur de la garnison de Bayonne a reçu des nouvelles du 49e par M. Bergey, curé de Saint-Emilion, actuellement aumônier militaire des 35e et 36e divisions et qui, en des termes magnifiques, était dernièrement cité à l'ordre du jour.

... Je bénis la Providence de m'avoir amené ici, car vraiment ma tâche est splendide. Au milieu de nos chers et vaillants soldats, *je suis à une merveilleuse école de foi crâne et de courage héroïque.* La race s'est véritablement réveillée...

Ne se rendormira-t-elle pas ensuite? C'est le secret de Dieu. En tout cas, en ce moment, le spectacle est réconfortant.

Le 49e surtout m'est cher. J'y ai de nombreux amis. Je l'appelle "mon 49e" et déjà j'ai quantité de visites de retour à faire à Bayonne... que je ne connais pas...

Voyez les ironies de la Providence

... Une ville inconnue de moi, et dont maintenant je connais et je partage toutes les douleurs... Bayonne est de ma famille. J'espère bien que les Bayonnais ne protesteront pas... J'ai trop souffert avec leurs enfants pour qu'ils ne me donnent pas droit de cité.

J'ai déjà fait la connaissance du lieutenant-colonel Birot. C'est un chef bien aimé de ses troupes. Et je suis heureux que vous soyez entre lui et moi un trait d'union, car je désire fort le connaître davantage...

M. l'abbé Bergey,
aumônier de la 36e division d'infanterie.

Oh! ces prêtres.

Une fleur cueillie à notre dernier convoi: en gare de Saint-A... le ravitaillement de nos blessés se fait par plusieurs personnes, dont deux prêtres assez âgés. Deux de mes blessés les apercevant laissent échapper ce cri d'admiration:

"Oh! ces prêtres! Ce qu'ils sont dévoués!" et je suis sûr que ce cri allait à d'autres encore que ces vénérables ecclésiastiques. L'un de vos jeunes prêtres, Monseigneur, dans une ambulance à C..., m'a valu cette réflexion d'un de mes blessés: "Ah! si tous les infirmiers étaient comme celui-là!" et ce blessé n'a rien dans ses antécédents qui puisse le prédisposer à être favorable aux curés, au contraire. Mais le blessé de C... n'est plus le sabotier de B..., qui n'a pas pu me dire le nom de son curé ni de ses vicaires, mais c'est le blessé qui a besoin d'être pansé au genou et un peu aussi au coeur, en un mot au physique et au moral, et M. le curé de B... avait été un infirmier "pas comme les autres."

"Cette guerre change..."

Un soldat, habitant de Castelnaudary et père de famille, écrit à un de ses amis:

... Cette guerre aura changé le caractère de beaucoup d'hommes indifférents. C'est ainsi que certains de mes camarades de régiment qui sont réellement des têtes brûlées, je les ai vus porter, d'un le chapelet autour du cou; l'autre au poignet; un autre, une médaille épinglée bien en vue sur la capote. Et beaucoup d'autres, suivant mon exemple, prononçaient le nom de Jésus, en levant les yeux vers le ciel.

ASPECT RELIGIEUX de la question bilingue

L'obstination dans l'erreur crée l'hérésie en matière dogmatique, et engendre l'absurde en matière spéculative.

Nombre de catholiques de langue anglaise, recrutés dans toutes les sphères de la société religieuse et civile, voire même parmi les plus hauts dignitaires ecclésiastiques, persistent à ne pas voir de question religieuse dans l'imbroglio scolaire ontarien. Encore qu'ils puissent, avec raison apparente, soutenir que la guerre est faite d'abord et surtout à la langue française, ils devraient à la vérité de ne pas oublier l'intention arrêtée et avouée des Orangistes de combattre la religion catholique en livrant assaults sur assauts à l'école bilingue.

L'alliance hybride des Orangistes et des Irlandais catholiques dans la persécution du français offre un spectacle si révoltant que ses parties composantes en ont honte elles-mêmes. Mais toutes leurs dénégations ne peuvent empêcher le fait d'exister.

Le principe qui est à la base de la lutte, principe sur lequel les Canadiens-français s'appuient dans leur résistance au règlement XVII et principe que le fanatisme et l'organisme combattent avec rage, est un principe essentiellement catholique: le droit des parents sur l'éducation de leurs enfants. D'une part, les catholiques de langue française de l'Ontario, conformément aux enseignements de Rome, soutiennent que l'école est le prolongement du foyer, que les pères et mères sont les maîtres et les juges de la formation de l'âme de leurs enfants, que l'enseignement à l'école doit être religieux dans son esprit, non seulement quelques heures par jour, mais tout le long du jour. D'autre part, les protestants, partisans du libre examen et tenants de l'égalité de toutes les doctrines religieuses, maintiennent que l'enfant appartient à l'Etat, que l'école doit être un moule d'où doivent sortir des cerveaux pétris tous de la même façon dans l'indifférence religieuse, que la religion est chose exclusive du foyer et de l'église. Il va sans dire que l'élément irlandais, clergé en tête, proteste de son orthodoxie et dénonce les théories anticatholiques de ses alliés orangistes. Comme un homme pris entre l'alternative de désavouer sa propre conduite ou de passer pour un félon, il crie et tempête parce que l'orgueil l'empêche de confesser son erreur et parce que la haine le pousse à continuer dans la même voie. Mais protestations, professions de foi, justifications, indignations n'empêchent pas que les Irlandais catholiques, sauf de nobles exceptions, sont imbus des mêmes principes que les Orangistes en matière d'éducation. L'école publique leur sied à merveille, pourvu qu'il n'y ait pas de français d'enseigné. Ca coûte meilleur marché, voyez-vous!

Si les Orangistes se démènent comme des diables contre l'école bilingue, c'est qu'ils voient d'abord en elle l'école catholique. Ils admettent franchement devoir, s'ils gagnent leur point contre le bilinguisme, démantibuler ensuite l'école catholique de langue anglaise. Pour eux, s'agit d'une simple étape dans la guerre constante faite au catholicisme. Laissés à eux-mêmes, le cas échéant, pour opposer une résistance efficace aux menées orangistes contre l'école catholique anglaise, les Irlandais feraient piètre figure. Il n'ont d'ailleurs qu'un nombre infime d'écoles à eux, car les écoles bilingues constituent la très grande majorité des écoles séparées de la province.

Par suite d'une chaîne ininterrompue de faits glorieux, les mots "catholique" et "français" se sont mariés l'un à l'autre depuis l'évangélisation du Canada. Celui-ci est devenu synonyme de celui-là. Quand la population anglaise du pays parle des éléments qui la coudoie, elle dit: Irlandais catholiques, Anglais catholiques, Irlandais protestants, Ecossais protestants, etc.; mais est-il question des premiers habitants du pays, elle dit tout court "Canadien-français", ce qui implique la catholicité. En fait, la périphrase "Canadien-français protestant" constituerait une alliance de mots fausse et mensongère. A l'instar des races latines en général et de la race française en particulier, les fils du St-Laurent ne peuvent s'accommoder du protestantisme. Quelques-uns d'entre eux, au contact de la pensée et de la culture rationaliste de la vieille Europe, ont perdu la foi de leurs ancêtres; mais logiques dans leur erreur, s'ils ne sont plus catholiques, ils font abstraction complète de religion. Ils peuvent faire acte d'abjuration, mais non d'apostasie.

Les Orangistes ont la haine du français parce qu'ils y voient, avec raison, la force principale du catholicisme dans tout le Canada, le rempart qui les empêche de miner l'influence et la propagande de l'Eglise de Rome. Leur instinct les avertit que la langue maternelle est la sauvegarde de la foi, et l'histoire leur apprend que le français ne peut devenir un instrument de prosélytisme protestant. S'ils veulent ravir aux Canadiens-français leur langue, c'est qu'il n'y a pas d'autre moyen de les amener à apostasier. Qui renie sa langue ne tarde pas à renier son Dieu. Voilà un fait consigné dans l'histoire. Sans invoquer à l'appui de cette assertion la conception que s'étaient faite les anciens de ne pas séparer la religion de la patrie, pour les fortifier l'une par l'autre qu'il suffise de citer l'exemple des Polonais et des Alsaciens, qui ne sont parvenus à conserver leur foi qu'en s'accrochant désespérément à leur idiome national. Par contre, la faillite de l'extension du catholicisme aux Etats-Unis devrait servir de thème de méditation aux personnages ecclésiastiques qui, par leurs intrigues, leur propagandisme actif ou leur silence complaisant, font oeuvre d'anglicisation au Canada. De l'aveu d'Irlandais marquants l'Eglise catholique a fait des pertes désastreuses dans la république voisine. En veut-on la preuve? Rien de plus facile. D'après les statistiques il y a, au bas mot, 25 millions de personnes de naissance ou d'origine irlandaise aux Etats-Unis, et 15 millions de catholiques. Déduction faite de l'élément catholique canadien-français, polonais, allemand, italien, autrichien, anglais, écossais, il ne reste que 5 millions d'Irlandais catholiques. Les autres sont donc passés au protestantisme ou à l'indifférence religieuse. La proportion des Irlandais catholiques par rapport aux Irlandais protestants est donc de 20 pour cent, tandis qu'elle devrait être, comme en Irlande, de 80 pour cent. C'est sensiblement la même chose au Canada: pour une population irlandaise totale de plus d'un million, il n'y a pas un demi-million d'Irlandais catholiques. La proportion y est de 45 pour cent seulement. A quoi attribuer cette apostasie permanente et active chez une race à la foi vigoureuse, sinon à l'influence protestantisante de la langue et de la littérature anglaise?

Qui oserait soutenir que les Canadien-français seraient restés le peuple le plus profondément catholique de la terre, si, par la renonciation à leur langue, ils avaient brisé les fibres les plus délicates de leur âme, celles-là même où vibrent ensemble mots et impressions les plus harmonieux évoquant les sentiments religieux, éclos au sortir du berceau, cultivés sur les genoux d'une mère, fortifiés au sein de l'éducation familiale et de l'instruction scolaire imprégnées de foi fervente. Les quelques "habitants" du vieux Québec n'auraient-ils pas été plutôt engloutis dans l'énorme vague anglicisante et protestantisante, s'ils n'avaient été protégés par la digne merveilleuse de la différence de langage, qui empêchait leur absorption par la majorité?

Sans le parler français le "miracle" canadien ne se serait pas produit. La minorité française aurait subi le même sort que les multiples nationalités fusionnées en moins d'un siècle dans le grand tout américain. Elle aurait perdu son caractère distinctif, sa mentalité et son génie particulier, pour entrer dans la formation d'un type nouveau de citoyen, n'ayant de canadien que le nom, et empruntant à des races diverses leurs défauts plutôt que leurs qualités.

Il serait arrivé à la foi française ce qui est arrivé à la foi irlandaise. Ne trouvant pas un milieu propice à son développement, subissant par ailleurs l'influence néfaste d'un protestantisme actif, elle aurait, au contact journalier et au commerce intime avec une pensée et un idéal ennemi, périclité rapidement. Le proverbe est toujours vrai qui dit: "Qui se ressemble se rassemble."

On a beau être francophobe, peut-on pousser la haine et l'aveuglement jusqu'à ignorer que les Canadiens-français, par la conservation de leur langue, sont à l'abri de la fascination du protestantisme, tandis que les Irlandais catholiques sont victimes d'une campagne habile et laborieuse à laquelle ils n'échappent malheureusement pas? C'est un fait avéré que toute la grande presse anglaise du Canada, qui pénètre dans les foyers irlandais, est une presse antipathique à l'Eglise catholique. Il en est de même des revues, des livres et des publications de toutes sortes. Pour faire contre-poids à cette avalanche incessante, nos coréligionnaires n'ont même pas un seul quotidien de langue anglaise. A peine possèdent-ils quelques hebdomadaires d'influence restreinte Leur production littéraire est par ailleurs si modeste, qu'elle les contraint à la lecture d'ouvrages protestants Même dans les écoles dites séparées on se sert des manuels des écoles publiques. Résultat: les idées fausses sont monnaie courante chez le catholique de langue anglaise et le conduisent lentement en dehors du giron de l'Eglise. Toute autre est la situation des Canadiens-français qui ont de puissants journaux, de nombreuses revues et une admirable littérature pour les maintenir dans la foi de leurs aïeux.

A cause de leur communauté de langue avec l'élément protestant, les Irlandais catholiques sont trop exposés à des relations de toutes sortes dans un milieu où leur foi subit assauts sur assauts. Ils se laissent facilement circonvenir par des théories alléchantes ou par des sophismes qu'ils n'ont pas la force de résoudre. Quiconque pénètre un peu au sein de la population catholique de langue anglaise est surpris d'y constater comme le sens religieux y est oblitéré, comme la foi y est superficielle, et comme la conscience y est faussée. Comment pourrait-il en être autrement? L'homme respire nécessairement l'atmosphère où il vit et en subit fatalement l'effet. Pour ne citer qu'un fait, il est passé dans les moeurs irlandaises, à la mode protestante ou areligieuse, de n'avoir qu'un ou deux enfants par foyer!

Une autre cause de déperdition de force pour le catholicisme de langue anglaise, c'est le grand nombre de mariages mixtes, où sombre le plus souvent la foi de la partie catholique, et d'où sortent des enfants non-catholiques. Plus de 35 pour cent des mariages contractés par les catholiques de langue anglaise d'Ontario sont des mariages mixtes. Il y a augmentation d'année en année, à tel point que le clergé de langue anglaise s'émeut lui-même de la chose. A titre de consolation, il constate que les mariages mixtes sont excessivement rares chez les Canadiens-français, parce que la question de langue les tient à l'écart. Les quelques-uns qui se produisent ne comportent pas de danger d'une défection catholique, parce que la langue et le milieu protègent la ofi de la partie contractante.

A l'appui de l'assertion que la langue est gardienne de la foi, nous avons enfin des témoignages d'une autorité incontestable, dans les déclarations formelles de nos Seigneurs les Evêques Bruchési, Langevin, Charlebois, Latulippe, et dans l'opinion admirable de force, de concision et de clarté de Son Eminence le Cardinal Bégin.

Charles Leclerc.

Une leçon de français.

Le 20 septembre, les Français s'installèrent dans un village d'où ils venaient de déloger l'ennemi. Ils placèrent, bien entendu, des sentinelles à toutes les issues.

Vers minuit, les Allemands se reprennent et décident une contre-attaque. Ils envoient en reconnaissance un des leurs, revêtu d'un uniforme français.

Le Boche arrive près du village. Il est arrêté par une sentinelle:

—Halte-là!... Qui vive?

—*Franchais!* répond le Boche.

—*Franchais?* répète la sentinelle étonnée.

—*Foui!*

Alors, la sentinelle lui lâche un magistral coup de fusil.

—Tiens, voilà pour t'apprendre le *Franchais!*

CASTELNAU

LES GENERAUX DE FRANCE

Le général de Curières de Castelnau est né à Saint-Affrique (Aveyron), le 24 décembre 1851. Il est donc âgé de 63 ans. Reçu à Saint-Cyr à l'âge de dix-huit ans, il sortit de cette école juste à temps pour prendre part aux opérations de la guerre de 1870.

Sous-lieutenant au 36me régiment de marche, il fit la campagne de l'armée de la Loire et prit part aux combats de Chambord, de Vendôme, du Mans, à la suite desquels il fut nommé successivement lieutenant et capitaine.

La guerre terminée, le 36me régiment, où le jeune Castelnau était toujours capitaine, contribua à la répression de la Commune de Paris.

Chef de bataillon en 1889, lieutenant-colonel en 1896, il fut promu colonel en 1900 et commanda, pendant cinq ans, le 37me régiment de ligne qui appartenait au corps d'armée de Nancy.

Dans le courant de l'année 1905, le colonel de Castelnau était nommé adjoint gouverneur de Belfort, mais ce fut pour peu de temps, car, en 1906, il recevait les deux étoiles de général de brigade.

Il eut alors à commander d'abord une brigade d'infanterie à Sedan, puis une autre à Soissons.

Enfin, en 1911, le nouveau chef d'état-major général de l'armée futur généralissime, le général Joffre, à peine installé dans ses hautes fonctions, l'appela auprès de lui comme son second et, depuis, tous deux n'ont cessé, étroitement unis, de travailler au développement des forces militaires françaises avec une intelligence, une ardeur au travail, une énergie dont les Français voient, depuis trois mois, les heureux résultats.

On sait que le général de Castelnau a commandé l'armée de Lorraine et qu'il a été fait, récemment, grand officier de la Légion d'honneur, avec un très élogieux ordre du jour du généralissime pour la manière énergique et habile avec laquelle il a dirigé les troupes opérant sous ses ordres.

Le général de Castelnau avait six fils, et, sur les six, s'il n'y en avait que cinq à l'armée au début de la guerre, c'est que le dernier, trop jeune pour accompagner ses frères, est encore au collège.

Très éprouvé, le général a déjà eu deux de ses fils tués au front, et un, blessé.

L'un d'eux, le cinquième, Xavier, sous-lieutenant au 4me bataillon de chasseurs à pied, fut tué en Lorraine après avoir montré une bravoure telle que son nom fut mis à l'ordre de l'armée.

C'était le 20 août.

Ce jour-là, le général dictait ses ordres à ses aides de camp lorsqu'un officier se présente devant lui et, d'une voix mal assurée, la main à la visière du képi:

—Mon général, votre fils Xavier vient d'être tué d'une balle au front en repoussant l'ennemi.

Le général eut une légère secousse, demeura silencieux l'espace de trois secondes, le visage un peu contracté, puis se retournant vers ses aides de camp:

—Continuons, Messieurs!

Et il recommença la dictée de ses ordres.

N'est-ce pas très beau?

A son tour, l'aîné des fils du général, Gérald de Castelnau, lieutenant au 7me régiment d'infanterie, fut tué le 8 septembre à la bataille de la Marne.

La générale de Castelnau se trouvait dans le Midi avec ses filles et son plus jeune fils.

Lorsque la nouvelle de la mort de Xavier parvint au château, nul ne prit le courage d'annoncer à la mère quelle douleur allait l'accabler. Mme de Castelnau, comme le général de Castelnau, d'ailleurs, est très pieuse; on confia la triste mission au curé du village.

Le lendemain matin, elle se rendait, comme chaque jour, à la messe dans la petite église et, suivant une fréquente habitude, elle s'approcha de la sainte Table.

Le bon curé n'avait encore osé rien lui dire, mais en la voyant tout à coup devant lui, ses mains furent prises d'un violent tremblement.

Mme de Castelnau, étonnée, lève la tête; elle voit le visage bouleversé du prêtre. La pauvre mère a compris. D'une voix étouffée, elle demande simplement:

—Lequel?

—Xavier.

Et baissant la tête elle reçoit le Corps du Rédempteur.

Ce jour-là, elle demeura un peu plus longtemps agenouillée sur le prie-Dieu et la tête dans les mains.

Son sacrifice était fait.

Le général Franchet d'Esperey.

Le général Franchet d'Esperey commande l'armée qui barre la route à l'envahisseur de l'est de Soissons à Reims. Il était, au moment de l'ouverture des hostilités, à la tête du 1er Corps d'armée, qui a son quartier général à Lille.

Pendant la bataille de la Marne, il tint énergiquement un front allant de Sézanne aux plateaux du nord de Provins, et il contribua grandement au succès final en rejetant sur la Marne, de concert avec l'armée anglaise, la gauche de l'armée de Von Kluck et la droite de l'armée de Bülow.

Il a été élevé, le 30 décembre, à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Cette distinction est motivée en ces termes qui sont un magnifique éloge:

Par sa fermeté vigilante, a fait du Corps d'armée qu'il commandait en temps de paix une unité de guerre qui, dès le début des opérations a obtenu des résultats exceptionnellement brillants; placé à la tête d'une armée, a fait preuve des plus belles qualités de vigueur, de décision et de réelles aptitudes manoeuvrières.

Le général Langle de Cary

Le général Langle de Cary appartenait, à la veille des hostilités, au Conseil supérieur de la guerre et à l'état-major général. Au cours de notre retraite vers la Marne, il fut placé à la tête d'une armée, et, dans la région de Vitry-le-François, il prit une part active à notre victoire. C'est lui qui dirige en ce moment notre mouvement heureux d'offensive entre Reims et l'Argonne, dans la région de Souain-Perthes-Beauséjour.

Il était, en 1870, officier d'ordonnance du général Trochu; voici en quels termes ce dernier, en ses *Mémoires*, parle de lui, au cours de son récit sur la bataille de Buzenval:

Un de mes officiers particuliers, le jeune de Langle de Cary, encore sous-lieutenant, élève à l'Ecole d'application d'état-major — un presque adolescent, — courait en avant de moi, exhortant et poussant les tirailleurs vendéens avec une énergie qui eût fait honneur à un vétéran.

Frappé d'une balle qui, pénétrant dans la poitrine, traversait le poumon et sortait par le dos, il a survécu à cette mortelle (*sic*) blessure.

Avant de recevoir ce violent baptême du feu, il avait été le premier sujet dans nos deux écoles.

C'est un officier du plus rare mérite. Je lui donne ici un souvenir spécial, moins pour honorer les débuts que je lui ai vu faire dans l'armée que pour affirmer qu'il en atteindra de bonne heure le sommet, si, pour le commandement, les politiciens cessent d'être préférés aux vrais hommes de guerre.

Le général Trochu a été, on le voit, bon prophète.

Messes mouvementées.

Un autre écrit, le 3 novembre, à l'un de ses amis:

Les échos de la splendide manifestation landaise aux pieds de Notre-Dame de Buglose, franchissant l'espace, sont arrivés jusqu'à nous. Comme nous serions heureux si la Sainte Vierge daignait exaucer les nombreuses et ferventes prières qui se sont élevées vers elle dans son sanctuaire landais!

... J'ai cruellement ressenti la privation d'être éloigné de mes paroissiens en ces jours de fête que nous venons de traverser...

Les fêtes de la Toussaint, nous les avons magnifiquement célébrées ici. Dimanche, la grand'messe a été chantée par les soldats avec un entrain et une piété remarquables. Mais les Allemands pouvaient-ils, les barbares, nous laisser en paix ce jour-là? Non. Tandis que les chants soigneusement préparés pendant la semaine étaient rendus en plein air par toutes ces voix mâles et puissantes un aéro allemand arrivait droit vers la foule énorme massée sur une place. Le commandant de la place, prévoyant quelque catastrophe, donna l'ordre de se disperser. Il s'en allait temps, car une bombe, fendant l'air avec un sifflement sinistre, venait exploser à 200 mètres, semant partout la panique.

Nous ne nous tenons pas battus pour si peu. A 10 heures, nous allons à l'église chanter une seconde messe. Tout allait à merveille quand, tout à coup, une détonation épouvantable se produit. Les vitraux volent en éclats. L'assistance, effrayée, pousse des cris terribles; les chaises sont bouleversées; des femmes se trouvent mal. Avec peine, quelque officiers parviennent à rétablir le calme, tandis que nous chantons un cantique à Jeanne d'Arc. La bombe avait éclaté dans la rue, à deux mètres de l'église, blessant très légèrement trois soldats. Le "boche" ne fut pas plus heureux contre les hôpitaux qu'il a tenté de faire sauter. Puis, voyant venir à lui un avion français, il prit la fuite. Vous voyez que nos messes ont tout à fait revêtu le décor militaire.

Le lendemain, la cérémonie funèbre a attiré une multitude considérable; mais la procession a été encore troublée par l'apparition d'un autre aéro qui d'ailleurs, comme la veille, a pris la fuite en voyant un français prendre les airs...

Je reviens, aujourd'hui 4 novembre, à ma lettre. Savez-vous pourquoi je l'ai interrompue hier? Eh bien! voici: Vers 3 heures, j'ai entendu une détonation dans la ville. Je suis descendu du grenier où j'étais: c'était encore un avion qui jetait des bombes. Quelques instants nous l'avons suivi des yeux; puis, le voyant revenir vers nous, nous avons été nous abriter dans un moulin voisin. Mais voilà qu'il se dirige vers nous et se met à baisser sensiblement. Qu'allait-il faire? Il nous l'a montré, le brigand. Arrivé sur le moulin il lâche une bombe. Nous l'entendons siffler dans les airs. Chacun se blottit contre les murs, et la détonation épouvantable retentit. Les vitres et les tuiles volent en éclats, des branches d'arbres sont hachées, les murs abîmés. Elle venait de tomber dans la cour, à 5 mètres de nous. Seul un cheval a été blessé. Des hommes, dans un grenier, jouaient aux cartes; la table a été renversée, et ils sont sortis de là couverts de poussière. Nous l'avions échappé belle... C'est une surveillance de tous les instants que nous devons exercer.

SAINT-NORBERT

Vendredi 12 mars, à 7.30 p. m. il y aura au Couvent de Saint-Norbert, une séance dramatique et musicale donnée par les élèves de l'Institution, à l'occasion de la fête patronale du Révérend G. Cloutier, curé. Les visiteurs pourront compter sur le service du tramway pour le retour.

On trouvera des billets d'admission à la Librairie Kéroack, 227 rue Main, Winnipeg, et au magasin de M. Pelletier, Saint-Boniface.

MAISON DEMANDEE

Une famille française, résidant actuellement dans un centre anglais, serait reconnaissante à quiconque lui indiquerait une maison à louer dans un village français. On pourrait aussi donner la topographie générale du lieu. Ecrire aux initiales C. D. Boîte postale 48, aux soins de la *Liberté*.

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

INWOOD

C'est avec une grande satisfaction que nous apprenons la nouvelle que dorénavant nous aurons la cour de comté dans notre village, ce qui ne nous obligera plus d'aller jusqu'à Stonewall comme il nous fallait faire dans le passé.

• • •

Mme S. McNeil, ainsi que Mlle A. Laporte, étaient en promenade à Hudson, la semaine dernière.

• • •

MM. John Bonin et M. Hébert, de retour d'un voyage à Montréal, étaient de passage ici se rendant à leurs homesteads, à Fisher Branch.

• • •

La "Grain Growers' Association" a tenu sa troisième assemblée le 19 courant. M. M. McCuish, de Winnipeg, y était présent et nous a longuement entretenu de tous les avantages de l'Association. Comme par le passé, plusieurs nouveaux membres se sont enrôlés.

• • •

Baptême. Le 28 courant, Blanche-Marie, fille de Joseph Hébert et de Maria Allard. Parrain et marraine, M. et Mme F. Beaudoin.

Toinon.

FISHER BRANCH

MM. Secours et frères ont entrepris trois contrats assez importants cette semaine. Oxford Bros. se font construire un entrepôt pour la farine, le fer, l'huile, la peinture et le bois de construction. M. A.-E. Millier ajoute à son magasin une aile de 10 pieds par 30 pieds et un autre de nos hommes d'affaire se fait bâtir une jolie résidence privée.

• • •

Quoique la farine se vende très cher et que les affaires ne soient pas aussi brillantes que l'année dernière, il s'en écoule beaucoup dans notre village. Les marchands locaux en ont encore reçu trois chars cette semaine.

• • •

M. E. Methol a ouvert une boutique de barbier dans le village; nous lui souhaitons bon succès.

• • •

Notre village s'accroît à vue d'oeil, depuis que le Canadien Nord a bâti une station ici. Ceux qui voulaient avoir le village un mille et demi plus au sud se trouvent désappointés, car ils offrent maintenant leurs maisons et leurs lots à des prix exceptionnellement bas.

• • •

MM. W. Grégoire et B. Benoit ont pris le contrat pour remplir toutes les glacières de Fisher Branch.

• • •

Il est arrivé un accident déplorable à M. E. Millier, dimanche dernier. Il sortit en voiture avec son cheval qu'il a acheté dernièrement et comme celui-ci est très violent il en perdit le contrôle et accrocha un des arbres qui se trouvent en face de son magasin et brisât son "cutter" en mille miettes. Adieu tours de voiture, pour le reste de l'hiver.

• • •

MM. J. Bonin et J. Hébert sont revenus de Montréal.

• • •

Hier nous avions la visite de Mme McNeil, Mlle A. Laporte, de Inwood, ainsi que M. Geo. Laporte, de Hodgson.

• • •

M. Armstrong, ingénieur civil est parmi nous. Il apporte les chèques du gouvernement pour les travaux qu'ils ont fait faire avant les élections du 10 juillet dernier.

• • •

Mme J.-B. Beauchamp, une Galicienne mariée depuis l'automne dernier avec un Canadien, a demandé divorce contre son mari. La cause s'est plaidée devant M. W.-G. Tweeddell, magistrat de police.

Il a réglé l'affaire à la satisfaction des deux et il ne leur a chargé qu'une piastre.

Les époux sont retournés chez eux bras dessus bras dessous et avec un sourire qui va certainement encourager les jeunes gens du village à se mettre en ménage au plus vite.

M. Tweeddell n'a pas encore été payé pour le coût de ce procès et il n'a pas l'air de s'en porter plus mal. Qui maintenant n'aura pas confiance en un magistrat aussi facile?

Noirot.

VANNES

Depuis plusieurs mois, le R. P. Ed. Planet, o.m.i., était curé de notre paroisse. Affable, zélé, tout à tous, il s'était promptement gagné les coeurs de ses paroissiens. Et c'est avec de vifs sentiments de regret que nous avons appris ces jours derniers l'ordre de ses supérieurs lui signifiant de nous quitter.

Notre cher R. P. Ed. Planet est parti, mais le souvenir de son court séjour parmi nous, restera longtemps vivant dans notre paroisse. Notre profonde gratitude et nos meilleurs voeux l'accompagnent.

McCREARY

Le huit février dernier avait lieu à la Salle de McCreary un grand concert au profit de l'église organisé par les musiciens de cette ville. Nous félicitons tous ceux qui ont bien voulu y prendre part, car ils ont obtenu un beau succès. Notre digne pasteur, M. le Curé Halde, rehaussait la soirée par sa digne présence.

Voici le programme:

Grande marche d'entrée, Orchestre. M. Pinvidic et M. McGilloy.

Martha, Choeur de McCreary.

Dialogue, Train to Maura, Mlle McLean, MM. Reid et F. Smith.

Piano, Mlle Longtin.

Missouri Shore, duo, Mlles McLean et Millar.

Meet me to-night in Dreamland, Orchestre.

Dialogue, Courtship under difficulties, MM. Andy Ledoux et Harper, et Mlle A. Ledoux.

The Bridge, duo, M. et Mme Robert Doucette.

Louise, Orchestre.

Solo, M. F. Smith.

Dialogue, Mlle Ledoux, M. Reid, M. Harper, Mme McLean.

Canada's Pride, Orchestre.

Après ce concert, il y eut vente de paniers et une partie de cartes. Quarante-neuf paniers ont été encantés, le résultat de cette vente a été de cent piastres. Il nous fait plaisir de dire que lepanier de Mlle Bella Ennis a remporté le plus haut prix, et a été acheté par M. Tom Doucette.

Le prix aux cartes pour les dames a été décerné à Mlle Dring et le prix des messieurs par M. André Doucette.

• • •

Nous sympathisons tous d'un grand coeur pour la mort soudaine qui frappa la petite fille de M. Joseph Laroche.

• • •

M. et Mme Adélard Trottier, de Laurier, Man., et leurs jeunes filles, Mlles Delphine et Marie-Louise, ainsi que M. Joseph Allard, de Sainte-Rose du Lac, étaient en visite dimanche chez M. et Mme Robert Doucette.

• • •

Mme Arthur Halde accompagnait son fils M. le Curé Halde à la messe dimanche.

• • •

Le Carnaval qui a été organisé par M. Blanchard a remporté un beau succès; au-delà de cinquante personnes y assistaient.

Courdelys.

LE PAS

Le Gouvernement s'est approprié la somme de $5,500,000 pour continuer la construction du chemin de fer de la Baie d'Hudson cette année. La somme de $30,000 a aussi été votée pour un quai sur la rivière Saskatchewan, au Pas. Un surplus de $15,000 sur la somme premièrement votée.

• • •

M. O. Marion commence la construction d'une jolie maison d'habitation sur le lot 9, bloc 46, au coin de la Seconde rue et de l'avenue Patrick.

• • •

M. Leduc est entré en société avec M. R. Hughes pour ouvrir une manufacture de caisses d'emballage pour le poisson, de portes et de châssis. M. Leduc déménageait son outillage de forge, la semaine dernière, à sa nouvelle bâtisse qui se trouve au bout de la seconde rue, près la rivière du Pas.

• • •

M. P. Denis Leggero a clairé dix arpents de terrain sur son homestead, situé à un mille et demi de la ville.

• • •

M. et Mme Simon Bacon sont les derniers arrivés de la pêche; ils arrivaient vendredi soir, de Moose Lake, où M. Bacon faisait la pêche cet hiver. Il rapporte avoir fait de bonnes affaires.

• • •

Le Rév. Père Boisin, de Cumberland, arrivait en traîne à chiens, samedi midi; il repartait pour Cumberland lundi après-midi.

• • •

Naissance.—Jeudi de la semaine dernière, à M. et Mme Théo. Dupas, un garçon. Il était baptisé dimanche dernier; M. et Mme Geo. Dupas étaient parrain et marraine de l'enfant, qui reçut les noms de Joseph-Roméo-Gérard.

• • •

L'enfant de M. et Mme B. Fréchette était baptisé dimanche dernier. Il reçut les noms de Joseph-Olivier-Antonio. M. et Mme J.-B. Pelletier sont le parrain et la marraine de l'enfant.

• • •

Le bureau des commissaires d'écoles a accepté le plan de M. G.-N. Taylor, architecte de notre ville. La construction coûtera environ $42,000. Le contrat n'est cependant pas encore donné.

• • •

M. E.-M. Joyal arrivait du nord dimanche dernier avec une grande quantité de fourrures.

• • •

Il est rumeur que le planoir de la scierie Finger Lumber Co. commencerait à fonctionner mardi le 2 mars.

• • •

Une autre mine d'or a été découverte à Herb Lake, qui se trouve à environ 60 milles du Pas, le long de la ligne du H. B. Ry et à une quinzaine de milles, dans les terres, de la ligne de chemin de fer. Des rapports qui nous sont faits et des échantillons de quartz qui sont apportés ici de cette mine paraissent excellents. Elle paraît aussi bonne que les mines d'or du Lac aux Castors (Beaver Lake) sinon meilleure; certainement d'accès plus facile. Tous les jours il part du Pas un grand nombre de prospecteurs allant prospecter du terrain à Herb Lake.

• • •

Dix paires de chevaux ont été loués pour la transportation des machineries pour la Beaver Lake Mining Co., du Pas au Lac aux Castors (Beaver Lake). Ils commencent aujourd'hui à transporter ces machineries.

• • •

Les rails du chemin de fer de la Baie d'Hudson sont maintenant posées sur une distance de 214 milles du Pas. 55 milles de cette distance sont complètement ballastés.

STE-ANNE DES CHENES,

Rien de nouveau à Sainte-Anne?—Pas que je sache. Du beau temps. Tout est tranquille. Les voyages de bois suivent les voyages de bois. Mais par le temps qui court, le bois ne se vend pas beaucoup.

• • •

Nous avons eu, il y a environ quinze jours, répétition de la belle séance des Frères au profit des Belges. Recettes: $101. C'est pas si mal pour en temps de guerre! Il est vrai que cela, c'était pour aider à nos frères les Belges persécutés par les Prussiens d'Europe. Quand viendrons-nous en aide à nos frères persécutés par les Boches d'Ontario? Nous n'aurons pas raison d'être moins généreux.

• • •

Les lecteurs du "Free Press" trouvent qu'il souffre toujours du même mal, la haine contre le français et la religion catholique. Ce que nous avons de plus cher au coeur, nous Canadiens. Mais au fait, tenons-nous bien à notre langue? A entendre parler nos Canayens, on dirait qu'ils préfèrent la langue anglaise. De fait un Anglais nous demande notre nom? On répondra Orrpenne pour Arpin, Boutchi pour Boucher, Sen-Sen pour Samson.

• • •

Je prends ces noms comme exemples simplement, ne faisant ni ne voulant faire aucune allusion personnelle. Au contraire, je les ai entendus prononcer ainsi par des personnes d'un nom différent, voulant se montrer archi-courtoises envers des messieurs anglais et nommer M. Arpin... Orpenne dans leur désir extrême de bien informer et jamais par M. Arpin lui-même. La même chose pour les autres.

Un jour je demande à une personne: Votre nom de famille, madame? — Boudreau. — Ecrivez-vous, dreau ou dreault?—Aux Etats-Unis, dit-elle, on signait toujours DROW—Oh! seriez-vous parente à M. Woodrow Wilson?—Pairdon, fit-elle. — Seriez-vous etc.,—"Ptet bin, mais je le connais pas."—Ce n'est pas surprenant!!

Canayens, demandez leurs noms aux Anglais. Vous verrez s'ils se mettront la langue en trente-six croches pour fausser le leur et vous faire plaisir.

Ah! pour cela ils sont plus pratiques et bien plus fins que nous.

Ainsi demandez à M. T. C. Norris, qui est le chef des enragés contre notre langue dans les écoles. Demandez son nom à M. Norris. Je vous gage qu'il ne vous le dira pas à la française: Nourrice. Et il serait bien bête!

Pour moi j'aime mieux passer ignorer la langue anglaise, que pour traître à ma langue, en parlant l'anglais trop bien. Je m'applique à suivre le conseil de Mgr Laflèche qiu disait: "Sachons l'anglais comme il faut; mais parlons-le mal."

Il voulait dire: Gardons notre accent français, pour que l'on reconnaisse que nous sommes Canadiens. C'était l'opinion de nos grands patriotes: Cartier, Lafontaine et Morin. Ce dernier, président de la Chambre, disait avec un sans-gêne qui lui faisait honneur: "Ordaire, ordaire agent le menne." Et du temps de ces hommes notre langue et nos droits étaient respectés.

• • •

Nous aurons le 10 au soir une séance solennele à notre couvent en l'honneur de la fête de M. le Curé Jubinville. L'admission sera de 35 cents et de 25 cents.

Canadien.

SAINT-ANTOINE AUBIGNY

Le 24 février, la paroisse de Saint-Antoine était en liesse à l'occasion de la Saint-Mathias, patron du dévoué pasteur, M. l'abbé M. Desrosiers.

Mercredi matin, il y avait grand'messe dans la pieuse église, où le héros du jour officiait à l'autel, qui était richement décoré. Dans le choeur, on remarquait MM. les abbés G. Campeau, curé de Sainte-Agathe, Elie Rocan, curé de Sainte-Elizabeth, Mastaï Mireault, curé de Saint-Adolphe. Qu'elle était belle cette demeure du Seigneur, où tout resplendissait de lumières et de fleurs! La nombreuse assistance, les sons mélodieux de l'orgue, sous l'habile direction de Mlle Florentine

(A suivre sur la page 6).



L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — *No* 16

Il n'était pas à croire que Gertrude pût s'acquitter auprès d'Emily des soins que réclamait son état mieux ou même aussi bien que mistress Ellis. Aussi Emily, qui craignait cela, se donna bien garde de renvoyer la dame de compagnie à la cuisine, ainsi que le voulait le docteur, et elle eut soin au contraire de ne pas blesser sa susceptibilité tout en rendant justice à Gertrude. Madame Ellis ignora toujours que sa maîtresse avait été instruite de la supercherie qu'elle avait employée pour écarter la petite fille.

Une fois installée dans la chambre de la malade, Gertrude fit preuve d'un zèle, d'une activité et d'un dévouement qui ne pouvaient avoir leur source que dans la plus vive amitié.

Quand Emily sortait au milieu de la nuit d'un sommeil lourd et agité, elle sentait bientôt une main attentive qui approchait de ses lèvres un breuvage rafraîchissant, et elle comprenait facilement, aux ronflements sonores que faisait entendre mistress Ellis, que ce n'était point à elle qu'elle était redevable de cette attention. Les journées entières se passaient sans que le plus léger bruit vînt troubler le repos tant recommandé par le docteur. Il semblait que la jeune fille avait des ailes pour la servir, tant elle y mettait de rapidité sans qu'aucun bruit trahît ses mouvements Comme l'avait dit le docteur, Gertrude était une excellente garde-malade.

Grâce à tant de soins assidus et intelligents, au bout d'une quinzaine de jours la malade fut de force à se lever, mais sans pouvoir néanmoins quitter sa chambre. Le mieux se continuant, le médecin recommanda bientôt de sortir deux ou trois fois le jour en voiture.

—Cela est difficile, objecta Emily, je n'ai personne pour me conduire, car Georges est très occupé, et je ne voudrais pas le déranger.

—Faites-vous conduire par Gertrude, elle a la main très habile.

—Gertrude, dit Emily en souriant, je vois que vous êtes en si grande faveur auprès du docteur, qu'il vous croit capable de tout faire. Mais vous n'avez jamais conduit de votre vie, je suppose?

—Bah! c'est elle qui me conduit chaque jour à la ville, depuis au moins six semaines, reprit le docteur.

—Cela est-il possible? demanda Emily, qui s'habituait difficilement à l'idée qu'une femme pût diriger un cheval.

Le docteur assura que rien n'était plus vrai, et insista si vivement sur les promenades, qu'enfin Emily se décida à faire atteler le cheval Charlie, et à monter avec mistress Ellis dans la voiture sous la direction de Gerty.

L'expérience ayant réussi à souhait, on la répéta si souvent que la santé de la malade finit par se trouver à merveille de ces promenades réitérées. Au commencement de l'automne, la santé de miss Emily était tout à fait rétablie; mais on avait pris l'habitude des sorties en voiture, et le vieux Charlie n'en continua pas moins à être mis à contribution tous les jours. Il arrivait quelquefois que mistress Ellis se trouvait de la partie; mais retenue la plupart du temps à la maison par les soins du ménage, elle laissait les deux jeunes filles se promener seules. Ce genre de distraction plaisait infiniment à Emily, qui déclara à plusieurs reprises qu'en apprenant à conduire, Gertrude s'était mise à même de lui procurer un des plus grands plaisirs qu'elle eût goûtés de sa vie.

Pendant le cours de la belle saison, Gertrude revit deux ou trois fois le jeune homme indolent qui l'avait si bien regardée le jour où le docteur Jérémy avait été cueillir les poires du voisin. Une fois entre autres, il s'installa sur le mur mitoyen, et après avoir regardé pendant quelque temps la jeune fille occupée à cultiver son jardin, il lui témoigna son étonnement de son activité au travail, l'entretint un instant de ses fleurs, lui adressa quelques questions sur son ami le docteur, et finit par lui demander son propre nom.

A cette question, Gertrude rougit. Le sujet était toujours pénible pour la jeune fille car, bien qu'ordinairement elle prît le nom de Flint, elle savait très bien que ce n'était pas le sien, et dans la circonstance il lui répugnait de répondre à une question aussi directe par un nom qui ne lui appartenait réellement pas.

Emily avait fait rechercher Nan Grant dans le but d'avoir quelques renseignements sur la famille de Gertrude; mais Nan avait depuis longtemps quitté son ancienne demeure, et personne ne savait ce qu'elle était devenue.

Gertrude, comme nous l'avons dit, rougit à la question du jeune homme, elle répondit cependant qu'elle était toute prête à dire son nom, pourvu que son interlocuteur déclarât aussi le sien.

—Non! répondit impertinemment celui-ci, je ne vous dirai pas mon nom, et je me moque de savoir le vôtre. Et tout en prononçant ces mots, il sauta à bas du mur, laissant Gertrude dans l'idée qu'elle avait eu affaire au garçon le plus mal élevé qu'elle eût encore jamais rencontré.

XIX—Changements

Dix ans se sont passés depuis le jour où nous avons pour la première fois présenté miss Emily au lecteur. Lorsque nous la retrouvons par un soir de septembre, assise devant la maison de son père, vêtue d'une robe blanche, l'air pensif et la main appuyée sur le bras d'un fauteuil rustique, elle ressemble, sous les rayons de la lune qui l'éclaire à demi, à une belle statue de marbre blanc. Les années n'ont apporté que de légères modifications aux traits de son visage, dont l'expression paraît presque aussi jeune qu'au jour où elle a fait connaissance avec Gertrude dans l'Eglise de M Arnold. Au moment où nous la revoyons après ce long laps de temps, Emily est assise toute seule: le spectacle de la nature doucement éclairée par les rayons de la lune ne la préoccupe point car ses yeux depuis longtemps ne font plus la distinction du jour et de la nuit. Sa tête, un peu inclinée sur son épaule, indique la méditation: on dirait qu'elle écoute une voix intérieure, quelque parole mystérieuse murmurée à son oreille attentive.

Bientôt quelqu'un sort de derrière la haute clôture qui enceint tout le jardin, et s'approche de la porte. Toute autre oreille que celle de l'aveugle n'aurait pu distinguer le bruit léger des pas qui s'avancent, mais Emily les a reconnus, elle se lève aussitôt pour aller au-devant du nouvel arrivant.

Ce nouveau venu a besoin d'être présenté au lecteur, quoique ce soit pour lui cependant une ancienne connaissance. C'est une femme dans laquelle il serait difficile de reconnaître maintenant notre petite Gerty d'autrefois.

C'est elle cependant. Elle est plus grande qu'Emily de quelques pouces, ses yeux ont conservé leur ancienne expression et ne paraissent plus maintenant trop grands par rapport à ses autres traits, qui se sont développés. Sa bouche est peut-être plus grande que ne l'exigent les règles du beau, mais ce défaut est largement compensé par le charme de deux rangées de dents aussi blanches que l'ivoire. Elle est vêtue d'une robe de mousseline. Sa figure n'est point régulière, c'est une de celles sur lesquelles il y a autant d'opinions diverses que d'appréciateurs.

Sa personne est, comme sa figure, empreinte d'un caractère particulier. Ce n'est point la dignité d'une reine, c'est quelque chose de mieux peut-être: c'est la grâce qui se trahit dans son port, dans son geste et dans chacun de ses mouvements.

Tout ce charme répandu en elle est encore rehaussé par sa modestie; Gertrude se croit encore l'enfant disgracié de la nature duquel Nan Grant et ses voisins se plaisaient autrefois à remarquer la laideur.

En apercevant miss Graham qui venait au-devant d'elle, Gertrude hâta le pas et rejoignit l'aveugle au moment où celle-ci allait toucher le seuil de la porte. Elle passa doucement son bras autour du cou de son amie, et prenant avec elle un sentier qui conduisait jusqu'à la maison:

— Me voici de retour, Emily, lui dit-elle, avez-vous toujours été seule depuis que je suis partie?

— Oui, chère amie, j'ai été seule presque tout le temps, et je vous assure que je me suis inquiétée bien des fois de l'excessive chaleur dont vous avec dû souffrir dans les rues de Boston.

— Oh! cela ne m'a pas fatiguée le moins du monde: seulement je suis bien aise de retrouver ici un air plus frais, cela contraste tant avec la poussière et la chaleur de la ville!

— Mais, Gerty, dit Emily en s'arrêtant court au milieu de la promenade, pourquoi ne pas rentrer à la maison, vous n'avez pas pris le thé, mon enfant?

—Cela est vrai, Emily, mais je n'ai pas besoin de souper.

Elles reprirent leur promenade et la continuèrent quelque temps en silence. Emily le rompit la première.

— Eh bien! Gertrude, dit-elle, n'avez-vous rien à me dire?

— Si, beaucoup, au contraire, mais..

—Mais comme ce sont probablement de tristes nouvelles pour moi

(Suite de la page 5)

Delongchamps, attestaient qu'en ce jour on fêtait le curé aimé et vénéré!

Le sermon de circonstance fut donnée par M. l'abbé G. Campeau, qui parla du prêtre, de sa dignité, de sa puissance, de sa mission par raport à la société, à la famille et à l'individu. Après le sermon, M. l'abbé Campeau profita de l'occasion pour féliciter les gens de leur bonne entente, de leur union, et de leur dévouement; il les engagea fortement à persévérer et à bien cultiver dans leur coeur cette belle fleur de la reconnaissance qui est si rare sur la terre, puisque c'est une plante qui n'a son plein épanouissement que dans le ciel. Il leur fit remarquer le progrès immense qui s'est opéré dans la paroisse tant au point de vue spirituel que matériel. Il fit remarquer que les paroissiens comprenaient maintenant mieux que jamais la vérité des paroles tirées de l'Ecriture Sainte: "Quam bonum, quam jucendum habitare fratres in unum." "Il fait bon de vivre ensemble comme des frères unis."

M. le curé Desrosiers remercia en termes émus ses aimés confrères et ses chers paroissiens de l'agréable surprise qu'ils lui avaient causée. Le choeur des chantres, sous l'habile direction de Mlle F. Delongchamps, chantât avec âme les morceaux appropriés à la circonstance.

Après la messe il y eut présentation d'une adresse par Mlle Rosa Saint-Jacques, dans laquelle elle dit, au nom de la paroisse, toute la reconnaissance et l'affection que M. Desrosiers avait su faire naître dans leur coeur.

MM Charles-Auguste Mousseau, Antonio Roy et Avila Robert s'avançaient ensuite pour offrir, au nom des enfants de la paroisse, leurs hommages à leur vénéré pasteur.

La paroisse offrit à son curé une bourse d'argent, de magnifiques bouquets de fleurs, et un riche bouquet spirituel composé de communions, de chemins de croix, de chapelets, etc. M. Desrosiers donna à l'église le contenu de la bourse pour commencer un fonds en vue de la construction de la future église.

Les organisateurs, MM. Ovide Robert et Théodore Pelland, doivent se réjouir du succès de cette fête intime, et le vénéré Pasteur doit être heureux de jouir ainsi de l'estime de coeur de tous ses paroissiens, qui aujourd'hui ne forment plus qu'une seule et même famille. Il va sans dire que, pour qu'il y ait bonne entente, entre le père et les enfants il faut de toute nécessité que les enfants prêtent de généreux concours de leur bonne volonté, de leur zèle et de leur dévouement, et sous ce rapport, nous pouvons dire en toute sincérité qu'Aubigny est en train de devenir une paroisse modèle; les enfants et le père ne font qu'un! Il suffit, croyez-moi, d'assister à une fête comme celle que nous relatons, pour nous persuader de l'union que les paroissiens ont entre eux et de l'affection qu'ils ont pour leur vénéré pasteur.

N'est-ce pas, chers lecteurs, que vous aimeriez à vivre dans une paroisse comme celle d'Aubigny? Eh bien, il n'en tient qu'à vous. Je suis assurée d'avance que si vous connaissiez ce joli petit coin de terre béni de Dieu, que vous iriez, en grand nombre, vous y installer bientôt.

Il y a une dizaine d'années à peine, cette partie du pays n'était que forêts et broussailles... Aujourd'hui, outre le joli petit village, l'église, l'école, on voit dans la campagne qui s'étend à perte de vue, des maisonnettes où respirent le contentement, l'aisance; les gens sont joyeux et pleins d'espoir dans l'avenir qui s'annonce sous un jour des plus favorables.

Avis à ceux qui cherchent un sol riche, une paroisse en voie de prospérité et un curé dont le dévouement peut être égalé mais non surpassé.

"Fauvette."

"Je meurs en Français, en soldat et en chrétien."

Un aumônier militaire a fait parvenir ces deux lettres d'un soldat de la Haute-Saône, tombé au champ d'honneur, le 24 septembre.

Chers Parents,

Si vous recevez cette lettre, votre fils aura cessé de vivre. C'est pour vous, je n'en doute pas, une grande douleur, une de ces douleurs qui, comme les blessures graves, laissent des cicatrices. Mais, songez du moins que, si je tombe, je suis tombé en regardant l'ennemi en face et avec la certitude d'avoir fait mon devoir tout entier.

C'est malheureux de mourir à vingt ans, au seuil de la vie. Mais ces vies de vingt ans, il les faut pour venger d'autres vies qui, depuis quarante-quatre ans, réclament la revanche.

Soyez assurés qu'en tombant, ma pensée s'envolera vers vous au pays, et *qu'en mourant je penserai à mon Dieu. Vous pouvez donc dire dès aujourd'hui: si votre fils est mort, c'est en Français et en chrétien.* Adieu, chers parents, recevez mon dernier baiser, dans lequel je mets toute mon âme et tout mon amour.

Cher Monsieur le Curé,

Si vous recevez cette lettre, tombez à genoux, car j'aurai cessé de vivre. Mais ne pleurez pas trop pour mon corps, pleurez un peu pour mon âme qui, depuis longtemps, n'a pas été confessée. *Mais ayez la certitude que je suis mort en Français, en soldat et en chrétien.*

Dites à ceux de mes camarades qui restent de toujours se maintenir dans la voie du bien.

Je meurs en n'ayant rien à me reprocher que quelques peccadilles que vous connaissez; et ma confession présente, celle que je vous fais, si aucun secours de la religion ne vient à moi au dernier moment, est moins chargée encore que les précédentes.

La feuille qui suivait avait été déchirée. Il est à croire que Raymond C. a pu se confesser et que l'aumônier qui a expédié la lettre a jugé inutile d'envoyer sa naïve confession.

VISIONS DE FRANCE

L'histoire du vieux médecin.

Ce vieux médecin venait d'une ville qui n'existe plus... une ville qui ressemble maintenant à Herculanum ou Pompéi, une ville du nord de la France qu'ont traversée les Barbares.

C'est en Bretagne que M. G. de la Fouchardière l'a rencontré. Il lui a raconté cette histoire:

—Lorsque les Allemands ont bombardé la ville pour la première fois, ils ont visé de beffroi (natürlich). Quand il n'est plus rien resté du beffroi, ils ont pris ma maison pour cible. C'était une belle maison: elle avait quatre étages.

Je serais resté sous les morceaux, avec ma famille, si le patron de l'estaminet situé en face n'avait pas été un si brave homme. C'était un brave homme et un patriote; avant la guerre, il faisait tout ce qu'il pouvait pour attirer les soldats français dans son établissement. Depuis le début de la guerre, il mettait partout des étiquettes tricolores: Ce fut lui qui me recueillit dans sa cave avec ma fille et mes petits-enfants. Aujourd'hui, sachant ce que je sais, je me demande à quel mobile il a obéi. Je l'avais soigné l'hiver précédent. C'est peut-être ça...

La cave de ce cabaretier était construite en ciment armé. Dès l'entrée je m'étonnai de voir une cave si bien fortifiée. Mon hôte me répondit tranquillement: "C'est à cause des bouchons qui sautent." Je supposai qu'il se moquait de moi.

Nous vécûmes douze jours dans cette cave, qui était d'ailleurs admirablement approvisionnée en vivres de toute sorte. On faisait la cuisine dans une lessiveuse, dont le tuyau prenait l'air au dehors. Une seule chose manquait: la boisson. C'est étonnant dans une cave. Mais le patron, si hospitalier par ailleurs, se mettait en colère lorsqu'un de nous faisait mine de s'approcher des tonneaux rangés le long des murs.

Un jour, notre hôte tira tranquillement sa montre et nous annonça que dans vingt minutes exactement le bombardeemnt prendrait fin.

Il ne se trompa pas d'une minute. La pluie d'obus s'arrêta à l'heure fixée. Alors, cet homme si bien renseigné nous dit que nous pouvions sortir, puisque maintenant il faisait beau temps, et que d'ailleurs il attendait une visite.

Mais la visite arriva avant que nous ne fussions sortis. La visite, c'était un officier prussien, suivi de six artilleurs.

L'officier prussien entra comme chez lui, et salua familièrement d'un signe de tête notre cabaretier.

—Da?... dit l'officier.

—Ya... répondit le cabaretier.

—So... conclut l'officier.

Sur quoi, les six artilleurs se dirigeait vers la rangée des tonneaux. Je pensai d'abord qu'ils avaient soif. Mais tranquillement ils se mirent à déménager les obus allemands situés à l'intérieur et dont notre hôte s'était constitué le dépositaire...

—Trois semaines plus tard, continua le vieux médecin, ayant mis ma famille en sûreté, je revins dans la ville, que nos troupes avaient reprise. L'estaminet était plein de soldats français. J'entrai et je demandai si c'était toujours le même patron.

—Il s'est retiré des affaires, me répondit évasivement le garçon.

Mais j'ai entendu dire par la suite qu'un commerçant du quartier, convaincu de relations amicales avec l'ennemi, avait été discrètement fusillé.

Vous m'accuserez peut-être d'ingratitude, conclut le vieux médecin, mais j'espère bien qu'il s'agit de mon bienfaiteur.

Un charnier.

Après une journée de lutte ardente sur la Lys qui s'est terminée par la défaite des Boches, un officier vient tirer par la manche l'auteur de ce récit:

—Voulez-vous, me dit-il à voix basse, voir quelque chose que vous n'avez jamais vu?

—Quoi donc? lui dis-je.

—Venez!

Et m'entraînant par la main, il me fit descendre la pente du plateau, du côté des défilés; nous descendîmes ainsi pendant une demi-heure, trois quarts d'heure environ. De tous côtés des ambulanciers ramassaient des morts et des blessés, à la clarté blafarde de la lune. Mon guide m'entraîna en franchissant un fossé, où, à chaque instant, les semelles de mes botte glissaient sur quelque chose de visqueux. Une odeur insupportable régnait dans l'atmosphère, empuantée par les cadavres allemands.

Soudain, étendant le bras en avant, mon guide s'arrêta et me dit tout bas:

—C'est là, attendez un peu. Tout à l'heure, quand la lune donnera, vous verrez...

Comme lui, j'étendis la main; le contact de quelque chose de froid me la fit retirer instinctivement. Mais quand la lune, dégagée des nuages, vint éclairer l'endroit où nous étions, je reculai, saisi d'horreur en présence du spectacle effrayant que j'avais sous les yeux.

Des rangs de soldats ennemis étaient là, foudroyés par les mitrailleuses. Serrés les uns contre les autres, ils n'étaient pas couchés, mais debout. A peine étaient-ils un peu inclinés les uns sur les autres. La lune éclairait leurs faces blêmes. Quelques-uns les yeux ouverts, d'autres, la tête renversée en arrière, tenaient leur arme serrée; ils avaient été frappés au moment de faire feu. Derrière, on en voyait un autre; derrière ce second, un troisième. Ces files de soldats se perdaient dans l'obscurité.

—Allons-nous-en, dis-je à l'officier, c'est affreux.

—Chut! me dit-il, les autres ont passé à l'abri de ceux-là, et ils ne sont pas loin.

Au même moment, quelques balles vinrent siffler auprès de nous et confirmer le dire de mon ami.

Le casque à pointe d'un des hommes tués devant nous s'inclina et roula par terre.

Je me retirai, non sans retourner la tête de temps en temps, pour voir encore cette scène sauvage qu'éclairait en plein la lune de ses reflets verdâtres.

Petite poste entre belligérants.

Un matin, raconte un officier, une de nos patrouilles avisant un moulin situé à mi-distance environ des lignes allemandes et des nôtres, y pénètre, le fouille avec soin mais n'y trouve rien de suspect, à part une liasse de journaux allemands illustrés et autres. Au retour, le chef de la patrouille s'empresse de signaler sa découverte. Le paquet de journaux est expédié au quartier général, et... dans la soirée, quelques exemplaires des feuilles parisiennes de la veille et de l'avant-veille sont déposés au moulin. Le lendemain la patrouille va faire une tournée de vérification: les journaux français ont disparu mais ont été remplacés par un lot d'allemands. Le lendemain et les cinq jours suivants, même jeu. Puis, le septième jour, en plus de son chargement habituel, le *facteur des imprimés*, comme l'appellent les jeunes gens, apporte une lettre émanant d'un officier allemand et disant à peu près ce qui suit: "Vos journaux sont très intéressants, mais nous ne croyons pas un mot de ce qu'ils racontent, leur nouvelles étant en contradiction formelle avec celles que l'on nous communique."

Immédiatement, on fait au correspondant anonyme une réponse dont voici la teneur approximative: "Libre à vous de ne pas ajouter foi aux récits des nôtres. Peut-être les journaux américains vous inspireront-ils plus de confiance."

Le lendemain, ce billet, deux feuilles américaines et deux lettres déposées au moulin avaient disparu, mais, depuis ce moment, les journaux allemands font défaut.

"C'était un enragé."

Un Marseillais écrit à un chanoine de Marseille:

4 novembre. — ... C'est quand on est loin surtout que l'on pense à la douce France, et tout ce qui en arrive, comme votre excellente lettre, est accueilli avec amour. Vous voulez des nouvelles du prisonnier; eh bien! sachez qu'il est devenu catéchiste d'un sectaire "enragé" — c'est son expression, pas la mienne — et si bien converti sous les balles qui ont laissé dix trous sur sa capote que maintenant il prie comme un Chartreux Chaque jour, nous faisons un peu de catéchisme, d'histoire sainte, et nous lisons une page de l'Evangile. Spontanément, il a voulu prendre des notes. Un autre de mes camarades n'a pas besoin que je l'instruise, mais il ne veut jouer aux échecs qu'avec moi, c'est vous dire que celui-là encore ne déteste pas les dévots. Et si vous voyiez les pions que nous avons fabriqués!..

"Ce prêtre est admirable."

Un médecin auxiliaire écrit:

J'ai auprès de moi un infirmier qui est prêtre et que je compte parmi mes meilleurs amis. Sa démarche nonchalante, son allure plutôt gauche, ne plaident pas en sa faveur. Eh bien! je l'affirme hautement, ce prêtre est admirable. Il y a trois semaines, deux obus énormes tombent sur notre poste de secours et l'incendient; médecins et brancardiers s'éloignent. Mon ami ne sort qu'un moment après, mais il soutient deux blessés, qui sans lui eussent péri infailliblemnt; il les a sauvés au péril de sa vie, les retirant du milieu des flammes et de la fumée. Seul il avait méprisé tout danger pour sauver ses camarades.

Autre fait à l'actif de ce brave: Il y a cinq ou six jours, les Allemands nous font demander un armistice pour relever leurs blessés. Mon ami, ayant eu connaissance des pourparlers, s'avance aussitôt et seul sur le terrain neutre. Deux balles allemandes le saluent, mais ne l'épouvantent pas. De son même pas tranquille, il revient bientôt vers nous, demandant huit brancardiers pour aller relever des blessés par lui reconnus; il se garde bien de parler des balles, de peur d'effrayer les brancardiers. Il prend un drapeau de la Croix-Rouge et s'en va jusqu'à 50 mètres environ des tranchées ennemies. Mais l'armistice a été refusé, et les obus recommencent à pleuvoir. Partira-t-il sans blessés? Il rappelle les brancardiers qui s'étaient dispersés: avec eux il charge deux blessés, et du même pas toujours tranquille il rentre chez nous, portant ces deux pauvres diables.

---

vous n'osez pas me les apprendre. N'est-ce pas cela?

—Je n'ai pas la vanité, chère Emily, de croire que cela puisse vous rendre malheureuse. Mais depuis le jour où je vous ai fait part de ce que M. W.... m'avait dit et de mes intentions à ce sujet, vous m'avez paru si triste à l'idée de notre séparation, que je me suis prise à douter si j'avais le droit d'en agir ainsi.

— De mon côté, Gertrude, je me suis reproché de vous avoir fait connaître mes sentiments à cet égard, et je serais désolée que cela pût influencer votre manière d'agir et vous détourner de ce qui est peut-être votre devoir. Je crois que vous aviez raison, Gertrude, et au lieu de m'y opposer, je dois tout faire pour vous engager à poursuivre votre projet.

— Chère Emily, continua Gertrude avec vivacité, puisque telle est votre opinion sur ce que je vous ai dit hier, vous seriez encore bien plus convaincue si vous saviez ce qui j'ai vu et appris aujourd'hui.

— Quoi donc, est-ce que les choses iraient encore plus mal chez madame Sullivan?

— Tout va plus mal que je ne pourrais vous l'exprimer. Je n'avais point encore vu par moi-même tout ce que mistress Sullivan avait à souffrir. Mais aujourd'hui je suis allée chez elle de bonne heure dans la matinée, car M. W..... ne m'a pas retenue plus de cinq minutes, et vraiment ce que j'ai vu me fait craindre qu'une femme aussi timide et aussi faible que cette bonne madame Sullivan ne soit point en sûreté avec M. Cooper, dont l'esprit est monté à un degré d'exaltation dangereuse.

— Et que pouvez-vous faire à cela, ma chère Gertrude?

—Beaucoup, chère Emily. Je suis bien plus forte que cette pauvre femme. M. Cooper est maintenant comme un enfant plein de fureur et de caprices, madame Sullivan n'aura jamais la force de lui résister, non-seulement parce qu'il est son père, mais aussi parce qu'elle craint les colères dans lesquelles il se met à tout propos. Elle m'a dit qu'il lui passait par la tête les plus étranges caprices. Toute la nuit dernière il a insisté pour aller se promener, et n'a voulu dormir qu'avec sa fenêtre toute grande ouverte, malgré les inconvénients qui peuvent en résulter pour sa santé.

— Pauvre femme! s'écria Emily, et que fait-elle dans ce pareils cas?

—J'ajouterai, Emily, pour l'avoir vu de mes propres yeux quand je suis entrée ce matin chez eux, que M. Cooper était en train d'allumer un grand feu dans le poêle, quoique la chaleur fût excessive.

— Et que faisait madame Sullivan? dit Emily.

— Elle était sur le seuil de sa porte et pleurait.

— Pauvre femme!

— Elle ne pouvait faire entendre à son père rien, et s'abandonnait au désespoir.

— Elle devrait avoir une domestique forte ou bien un homme, pour prendre soin de lui.

— Voilà précisément ce qu'elle redoute plus que toute autre chose. Elle assure qu'elle ne pourrait s'habituer à voir son père rudement mené, ce qui arriverait infailliblement si on le confiait à des mains mercenaires. Puis, s'il faut tout vous dire, je crois qu'elle tremble à l'idée de voir un étranger s'installer chez elle. Elle a contracté depuis longtemps dans son ménage des habitudes d'ordre et de propreté telles, que je suis sûre qu'elle aimerait mieux introduire dans sa maison une bête sauvage que de prendre avec elle une servante irlandaise, par exemple.

— Sa nouvelle maison n'a pas été pour elle une source de satisfaction.

— Oh! non. Elle en faisait encore aujourd'hui la remarque, en disant que c'était précisément au moment où elle avait enfin la satisfaction d'habiter une maison neuve et bien bâtie, qu'il fallait qu'elle eût à subir la plus cruelle de toutes les épreuves.

— Il me paraît étrange, dit Emily, qu'elle ne se soit pas aperçue plus tôt de ce malheur, car il y a longtemps, à l'époque où nous allions ensemble la voir dans son ancienne maison, il m'avait déjà semblé remarquer des moments d'absence chez le vieillard.

— J'avais fait la même observation depuis longtemps, dit Gertrude, mais je n'avais jamais osé lui en parler, et je crois même pas qu'elle en ait eu le moindre soupçon jusqu'au jour où leur changement de domicile a modifié d'une manière désastreuse toutes les habitudes de son père.

— Ne pensez-vous pas, Gertrude, que sa chute à l'église, et la perte de son emploi, qui en a été la suite, aient exercé sur son esprit une triste influence?

— Très-certainement, car depuis ce temps il a toujours été plus triste que par le passé. Ils étaient encore dans leur ancienne demeure à cette époque, mais lorsque le propriétaire, désireux de construire des magasins sur l'emplacement de cette vieille maison, leur eut signifié leur congé, ce fut pour lui le coup de grâce.

— Cela est bien triste, dit Emily. Quel âge a-t-il, Gertrude?

—Je ne sais pas au juste; mais je le crois très-vieux. Je me rappelle que madame Sullivan me disait il y a quelque temps qu'il avait près de quatre-vingts ans.

— Ah! il est si vieux que cela! Je ne suis plus surprise alors que tous ces événements l'aient fait tomber en enfance.

— Non, sans doute, et c'est le sort qui nous attend si nous arrivons jamais à cet âge. Du reste, je ne l'ai jamais vu ni plus gai ni plus heureux. Aussi est-ce moins lui que je plains que sa pauvre fille.

— Croyez-vous qu'il puisse aller jusqu'à porter la main sur elle?

— Je le crains, car sitôt qu'on le contrarie, il entre dans de grandes fureurs et peut alors devenir très-dangereux. Cependant cela ne serait encore rien si madame Sullivan elle-même n'était pas menacée de tomber malade: mais elle est très-pâle, et je crains beaucoup pour sa santé.

— A-t-elle consulté un médecin?

— Non, elle s'en défend toujours, prétendant que cela se passera; mais je crains bien que non, surtout si elle ne prend pas plus de soin d'elle-même. C'est pour moi, vous le comprenez, un grand motif d'aller à la ville le plus tôt possible. Je désirerais vivement que le docteur Jérémy pût la voir sans qu'elle sache qu'il vient pour elle. Je prétexterai quelque indisposition pour me donner un motif de le faire venir.

— A la manière dont vous parlez de votre séjour à la ville, Gertrude, je suppose que tout est arrangé.

—Ah! je ne vous ai encore rien dit de ma visite à M. W..... L'excellent homme! combien je lui suis reconnaissante! il m'a promis la place.

— Cela ne faisait pour moi aucun doute, d'après ce que vous m'aviez rapporté, et ce que je savais qu'il avait dit de vous à mistress Bruce.

— Vous ne vous figurez pas, Emily, combien j'étais effrayée de cette démarche. Je ne pouvais jamais croire qu'il eût assez de confiance en moi pour m'accorder ma demande. Mais il a été si bon et m'a fait tant de compliments sur mon habileté à enseigner, que vraiment je craindrais de passer pour vaniteuse en vous en rapportant seulement la moitié.

— Vous n'avez besoin de me rien dire, ma chère enfant; je sais, pour le lui avoir entendu dire à lui-même, à quel point il fait cas de vous, et je suis sûre que vous ne pourriez rien me rapporter qui ne fût au-dessous de ce qu'il m'a dit.

— Mon pauvre oncle True, qui tenait tant à me voir institutrice et qui avait fait de cela le but de son ambition, serait bien heureux de cette circonstance: n'est-ce pas, Emily?

— Il n'aurait certes jamais pu être trop fier de vous voir dans une institution aussi importante que celle de M. W..... Je ne suis pas sûre cependant qu'il n'eût pas pensé comme moi que vous présumiez trop de vos forces. Vous vous attendez à être employée à l'instruction pendant la plus grande partie de la matinée, et cependant vous vous proposez de veiller en même temps sur la santé de madame Sullivan et sur les actions de son pauvre vieux père. Ma chère enfant, vous n'êtes point habituée à une tâche aussi rude, et je tremble que cet excès de travail n'exerce sur votre santé une funeste influence.

—Ce n'est pas le cas, ma chère Emily, d'avoir aucune crainte pour moi. Je me sens forte de reste pour accomplir ce que j'ai entrepris. Mon seul chagrin est de penser qu'il faut vous abandonner, et je crains que tout en m'encourageant dans mon projet vous ne pensiez que...

— Je sais ce que vous voulez dire, Gertrude, mais ne craignez rien de ma part. Je suis sûre de votre affection, et persuadée que vous êtes disposée à m'en donner toutes les preuves conciliables avec votre devoir, sur lequel je ne voudrais pas pour tout au monde que vous me donnassiez la préférence. Bannissez donc, je vous en prie, cette crainte de votre esprit, et ne me faites pas l'injure de croire que je suis assez personnelle pour vouloir vous retenir un moment. Mais je voudrais dans votre intérêt que vous n'entrassiez pas tout de suite chez M. W..... Allez vous établir chez madame Sullivan, restez-y tant que vous y serez utile, et peut-être de la sorte serez-vous libre à l'époque de notre voyage dans le Sud. Dans ce cas vous nous accompagneriez, afin de prendre un repos bien nécessaire à votre santé.

—Mais réfléchissez donc, chère Emily que cela n'est pas faisable. Je ne puis pas, sans un motif apparent, aller m'installer chez mistres Sullivan et m'imposer en garde-malade à une femme qui prétend se bien porter. Le seul moyen que j'avais de faire accepter mes services à cette excellente femme, c'était de prendre en même temps la position qui m'était offerte à l'institution W... De la sorte je pouvais lui dire qu'étant forcée d'habiter la ville, je la priais de me loger chez elle; c'était la seule voie que j'eusse pour arriver.

—Et tout s'est probablement passé comme vous l'aviez prévu!

— Exactement. Grâce à cette combinaison, elle a été enchantée de m'avoir avec elle.

—Elle aura en vous, Gertrude, un véritable trésor.

— Pas tant que vous voulez bien le dire. Seulement j'espère que je pourrai lui être de quelque utilité; il y a des services que moi seule suis capable de lui rendre.

(*A suivre*)

AUTOUR DE LA GUERRE

SOUS LES OBUS

Sur la ligne de feu.

Nos lecteurs liront avec plaisir quelques extraits de lettre d'un prêtre berrichon, l'abbé B., qui se trouve sur la ligne de feu dans le Nord.

Il fait froid. Pour me réchauffer un peu je passe la matinée à reconstruire la tranchée qui s'était éboulée sur mon commandant. Je creuse et j'élargis pour retrouver une terre plus solide. Je fais passer sur le côté ennemi toute celle que je déplace; elle m'abrite contre les balles pendant mon travail. L'intérieur fait: place pour s'étendre, place pour le sac, place pour la bougie, je commence la couverture en utilisant les contrevents d'une maison bombardée la veille, à 4 mètres de moi: toit en pente légère, par-dessus un peu de terre et l'abri est merveilleux! Cela fait, nous mangeons: boeuf, chocolat, et, comme boisson, un quart de café mêlé d'eau. L'eau est rare.

Après avoir été porté un pli au commandant, en rentrant dans les tranchées de première ligne je trouvé l'ami Nicaud, de Mâcon, étendu près de son abri, la figure tout ensanglantée... Il ne me reconnaît pas. Les voisins qui ont fait son pansement me disent qu'il est actuellement assommé, mais que sa blessure n'est pas mortelle, la balle étant passée en haut du cou. Quelques instants après il me reconnaît et demande ma main. Nicaud m'avait remercié hautement, il y a un mois, lorsque j'avais donné au détachement en danger une absolution générale. Tout en lui donnant toute confiance en l'avenir, je l'exhorte à penser un peu au bon Dieu. Penché sur lui dans son abri, je récite l'*Ave Maria*, l'acte de contrition et je lui donne l'absolution.

Je m'avance dans les tranchées. A notre droite, nous avons le ...e d'i...; à notre gauche, le ...e de c... En avant, les Allemands, qui de plus en plus, creusent leurs boyaux dans notre direction. Légèrement en avant de ma compagnie, l'un à droite, l'autre à gauche, nous avons deux petits postes d'écoute, composés chacun d'un sergent, un caporal, cinq hommes. Ils sont le point de direction générale des ennemis qui lancent quantité de bombes. Nous leur répondons par des bombes à main que nous lançons à 25 ou 30 mètres. L'aile gauche et l'aile droite de ma compagnie sont de plus en plus menacées. Je vais en avertir le commandant qui ordonne un feu d'artillerie sur les Boches. La nuit arrive. Le lieutenant me fait transmettre à toutes les sections la communication suivante: "Défense absolue de dormir. Que tout le monde veille en avant, à droite, à gauche." Le combat se poursuit dans la nuit avec force bombes.

* * *

Le lendemain, les ennemis prennent un peu de nos tranchées. Alors le commandant me fait donner l'ordre suivant: "Faire retirer le ...e vers la droite et le ...e vers la gauche afin que l'artillerie puisse déloger les Allemands sans danger pour nous." Je communique l'ordre. On l'exécute; l'artillerie bombarde les Boches et le ...e peut rentrer dans ses tranchées.

Mais bientôt le sergent de notre poste d'écoute de droite est tué. Les Boches s'avancent avec d'immenses boucliers qui les couvrent jusqu'à mi-jambes.

Ces boucliers les protègent 4 par 4. Deux portent le bouclier, l'un à droite l'autre à gauche. Entre les deux, un troisième tire des coups de fusil par une ouverture pratiquée dans le bouclier. Un quatrième, par derrière, lance des bombes ou des grenades par-dessus vers nous. Quelle préparation à la guerre chez eux tout de même! ! !

Alors commence un combat terrible. Il y a des morts, des blessés. Tous hélas! ne peuvent pas être transportés. Je cours vers un pauvre malheureux qui semblait se plaindre davantage.

— Ah! s'écrie-t-il, c'est le caporal B...! Pourquoi revenir ici pour vous faire tuer? — Ne crains rien, mon cher. Où as-tu été blessé? — A la jambe et à la cuisse, je crois avoir la jambe cassée. — Courage, mon vieux, je prierai pour ta guérison. En attendant, tu vas essayer de monter sur mon dos."

Je me couche à sa droite. Bien péniblement, il grimpe sur mon dos et passe ses mains autour de mon cou.

"Tiens-toi bien, je vais me relever."

A l'aide d'un gros bâton, je me mets à genoux, puis me redresse complètement. Je transporte mon blessé à 3 ou 400 mètres en arrière dans une tranchée de deuxième ligne, oùje fais son pansement. Avec un camarade, nous l'enveloppons d'un manteau de Boche, en attendant l'arrivée des brancardiers. Puis je reprends le chemin de ma compagnie.

A mi-chemin, derrière une maison bombardée, j'entends des cris désespérés. En rampant, je m'avance le long des murs et je gagne le jardin. Là, je trouve deux blessés du Berry qui se plaignent de leurs blessures et du froid.

J'en couvre un, en attendant que je puisse l'emporter, et je traîne l'autre, bien gravement atteint, à la maison voisine. Les ennemis ont vu le mouvement. Ne respectant pas plus lesb lessés que les combattants, ils envoient sur nous cinq obus, dont deux écrasent une partie du toit de la maison dans laquelle je suis. Je place le pauvre réserviste derrière le pignon le plus éloigné des Allemands sous un hangar, et je lui fais son pansement. Pauvre homme, dans quel état je le trouve en le découvrant! A l'aide des ciseaux que je trouve dans sa poche, je coupe ses vêtements, qui sont inondés de sang, et, ouvrant le plus largement possible son petit pansement individuel, je l'étends sur la plaie. "Mon cher ami, il faut offrir tes souffrances au bon Dieu; tu sais que lui a donné sa vie et répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sauver les hommes. — Mon curé m'avait dit que je reviendrais. Un brave homme, mon curé, vous savez, M. X.... Oh! oui, un brave homme. — Je vais le remplacer à tes côtés; fais ton signe de croix. Ensemble nous allons faire une petite prière, et le bon Dieu t'aidera à supporter tes souffrances." Bien pieusement, il se confesse et reçoit l'absolution. Je cherche dans la maison effondrée quelques effets pour le couvrir. Je le laisse un peu soulagé et je retourne à l'autre. "Tiens, lui dis-je, essaye de monter sur mon dos. — Je ne peux pas, j'ai la colonne vertébrale cassée! Alors je vais essayer de te charger moi-même." Au premier toucher, il pousse de si grands cris que je renonce à le placer sur moi. En attendant qu'arrivent les brancards que je viens d'appeler par téléphone, comme il fait froid et que la pluie va venir, j'essaye de le traîner. "Oh! non, dit-il, je souffre trop, ramenez seulement mon pied droit auprès du gauche." Je m'empresse de satisfaire son désir et j'arrache de son sac tous les effets que je trouve pour le couvrir; je mets sur son corps effets du sac, couverture, toile de tente; sous sa tête, je place son sac vide, puis je m'acquitte à son égard de mes fonctions sacerdotales. Comme je rejoignais ensuite l'endroit où se trouvait le reste de ma compagnie, deux malheureux tombent sous mes yeux, fauchés par une mitrailleuse. Je les attrape par le bras et les traîne dans la maison. La nuit est arrivée; impossible d'allumer une bougie, car le canon tonnerait de nouveau. Comment faire leurs pansements? Je leur demande l'endroit où ils souffrent; avec mes doigts, je cherche dans le sang le trou des balles, et tant bien que mal j'applique dessus le pansement; puis je retourne téléphoner pour de nouveaux brancardiers.

Cependant, on se bat toujours sur la droite. Je m'y rends en rampant dans le boyau. Et bientôt j'entends des cris: "Français, disent les Boches, ne tirez plus et nous cesserons de tirer. Arrêtez-vous le temps de compter jusqu'à 10."

Les Français s'arrêtent. Et les Boches ajoutent: "Français prisonniers, pas zigouillés et bien traités en Allemagne. Rendez-vous, les Français!"

Un lieutenant répond: "Allemands prisonniers mieux encore en France. Arrivez, les Allemands!"

A ce moment, vive fusillade des Allemands; puis deux nouvelles charges à la baïonnette. Enfin, on nous annonce que notre régiment va sortir et se reposer en arrière. Repos bien gagné, je vous assure. Quelles journées! Pendant plus de trente heures, j'ai eu les mains pleines de sang. Dieu veuille accepter tout ce sang versé pour purifier la France de ses infidélités à son égard et pour la régénérer.

Malgré la lassitude, le moral des soldats est excellent...."

"Si tu avais vu cette foule de soldats..."

Une personne du diocèse de Fréjus a reçu de Brabant-en-Argonne la lettre suivante:

... C'est ici que nous, les soldats, avons participé, dimanche dernier, à la prière nationale. Ainsi peut-être, tandis que nous prions dans l'humble église de Brabant, la même supplication s'élevait de nos chères églises de Provence. Jamais je n'avais vu tant de puissance à la prière. Si tu avais vu cete foule de soldats baissant la tête et priant de toute la force de leur âme, tu aurais pensé, comme je l'ai pensé moi-même, que les hommes seuls peuvent prier, quand ils le veulent, avec autant de ferveur et d'humilité. Je suis sorti tout bouleversé de cette prière. Nous avons à la division deux abbés qui nous suivent partout, et ce sont eux qui organisent toutes ces cérémonies. L'un d'eux, le plus vieux, M. Ardant, est un homme très éloquent qui charme son auditoire par la beauté de son élocution; c'est surtout un homme qu'on aime dans toute la division, car il réconforte tous les coeurs par des paroles paternelles qu'il prodigue dans tous les rangs. Ce sont deux hommes, ces deux abbés absolument indispensables, car ils remontent le moral et forment ainsi une force vive qui constitue une arme d'une puissance incontestée.

Voilà des lignes qu'il faudrait mettre sous les yeux de ces grands patriotes qui pensent mieux assurer la défense nationale en demandant de "laïciser notre front."

Incroyable audace d'un patrouilleur.

Le soldat Jean Mary fut choisi pour aller, dans la nuit du 24 au 25 novembre dernier, avec un sergent et un autre soldat, répérer la position d'une sentinelle boche. Il raconte ainsi son expédition dans une lettre que publie la *Liberté*:

Le soir, vers 11 heures, il faisait une nuit bien noire et des plus propices pour remplir notre mission; nous nous préparons, et, en avant! on enjambe la tranchée. Nous avions chacun un revolver au poing et la baïonnette nue entre les dents. Nous avançons avec mille précautions, un à la fois, à quelques mètres de distance, faisant attention à ne pas faire craquer les feuilles sèches, et nous aplatissant comme des lézards aux endroits découverts. Je me griffais aux ronces, et aux branches mortes qui jonchent le terrain. Parfois, on rampait sur quelque chose de mou; c'étaient des malheureux cadavres de petits soldats, morts en voulant accomplir la même mission que nous; il y en avait bien sept ou huit que j'ai rencontrés sur mon passage. Je le savais d'avance; le capitaine m'avait montré tout le danger de cette mission et averti que nombre de prédécesseurs y avaient laissé leur peau. Heureusement pour moi, je ne puis arriver à me mettre dans le ciboulot que je ne reviendrai pas de la guerre!

Nous avançons donc comme des voleurs, non pas à pas de loups, mais comme des vers de terre; nous avons mis au moins une heure et demie pour faire les 25 à 30 mètres. Quand nous étions côte à côte pour causer, je collais ma bouche sur l'oreille de mon camarade.

Arrivés environ à 10 mètres des tranchées allemandes, on suit les fils de fer qu'ils avaient posés; alors, on oblique un peu à droite, dans la direction de l'endroit soupçonné, et on s'arrête.

Le sergent fait encore un mètre et me fait signe: "Viens" par petits bruits convenus. Je rampe et arrive à son côté.

La sentinelle allemande.

Que voyons-nous? Un soldat boche se promenant de long en large, montant sa faction en sifflotant entre ses dents. Nous retenions notre respiration. Alors, je remarquai bien l'endroit ou il était: un chêne, un buisson et le sentier plus à droite. Il y avait donc une sentinelle toute la nuit à ce chêne, puisqu'elle était là, devant nos yeux.

Nous allions donc rebrousser chemin; notre mission était accomplie, puisque nous savions l'endroit de la sentinelle. La nuit suivante, de nos tranchées, on aurait pu la zigouiller à coup sûr. Oui, mais.... au moment de faire demi-tour, on entend ramper presque à côté de nous. Vite, je pose la main sur le dos du sergent et le serre de toutes mes forces contre terre; il n'avait rien entendu: ça venait de mon côté. Il comprit qu'il ne devait plus bouger. J'étais sûr que ce n'était pas le troisième camarade, puisqu'il était resté à 2 mètres *derrière* nous, avec ordre de ne pas bouger, pour nous protéger et nous avertir si jamais une patrouille comme nous, *mais allemande*, nous aurait croisés pour rentrer dans ses tranchées.

On s'aplatit donc plus que jamais, serrant mon revolver d'une main et ma baïonnette de l'autre, prêt à défendre chèrement ma peau en cas d'attaque, car, coyez-vous que le type ou les types auraient rampé sur nous! J'allais simuler le cadavre, mais il aurait été rudement chaud; je brûlais!

Schwartz! Schwartz!

Bref, le type, car il était seul, passe en rampant à un mètre devant nous et arrive près de la sentinelle boche, et appelle doucement: "Schwartz! Schwartz!" L'autre avance, il s'approche et se baisse pour causer à voix presque haute. On n'y comprenait rien. Le type repart et repasse en rampant devant nous, et la sentinelle reprend sa petite promenade de long en large.

Nous étions tous deux comme des vraies statues de cire de chez Grévin; on ne bougeait pas, va! Je murmurai aussi bas que possible au sergent:

—Retourne à 3 mètres en arrière, à ôté de l'autre, prêt à me défendre, et attends.

Le sergent, qui me connaissait et qui savait que j'étais un brigand, un peu trop franc peut-être, et qui, lui, m'aime beaucoup, me répond:

— Non, reviens, je te le commande; je suis ton chef; obéis, tu vas faire une bêtise.

J'avais mon idée; je lui réponds:

—Zut, reste là si tu veux.

Malgré cela, il retourne en arrière, et, une demi-heure après, quand je jugeai qu'il était à 3 mètres derrière moi, je rampai alors d'un mètre en avant, mais obliquement, du côté où le type boche était venu pour causer à l'autre, et j'arrêtai. Je suais comme un homme qui a couru pendant une heure.

Il pense à sa maman.

Notez que je n'ai jamais eu peur à la guerre, je vous le jure. J'ai toujours tenu le premier rang au combat. Eh bien! à ce moment, je m'aperçus de la gravité de ce que j'allais faire. Si je réussissais pas, une seconde de faiblesse, c'était la mort sans phrases, plus de cent coups de fusil à bout portant; j'étais en face, à 40 mètres des créneaux allemands; et mes deux camarades derrière moi, j'avais engagé leur vie. Et, en une seconde, seconde dont je me rappellerai toujours, terrible s'il en fut une dans ma vie, en une seconde, je revis toute ma vie, les belles années de ma jeunesse, tout ce que j'ai eu de bonheur depuis vingt-sept ans; ce fut une rapide vision qui me présenta maman, pour qui je devais cependant vivre et revenir, puis vous tous.

Faisant le sacrifice de ma vie et de mon bonheur futur, je me dis:

—Je ne peux pas reculer, j'irai jusqu'au bout de mon devoir! Je réussirai.

Je pris lentement dans ma poche mon flacon de rhum et en avalai une rasade! Je lâchai ma baïonnette que je tenais de ma main gauche, encore faible, ne pouvant m'en servir ici; je pris mon revolver de la main droite, fis le cran de sûreté, et le tins à l'envers serré dans la main, la crosse en avant (je me rappelais ce que, le 23 août, j'avais fait, à Dinant, lorsque j'avais été prisonnier).

Je rampai encore d'un mètre, tête nue. Arrivé à quelques mètres de la sentinelle boche (j'avais remarqué que la première fois il s'était avancé après avoir déposé son fusil contre le chêne). Je me mis à appeler doucement: Schwartz! Schwartz!" J'eus un frisson de joie en voyant l'imbécile déposer son fusil et s'avancer tranquillement, comme tantôt. Il s'approche de moi. Je répète plus bas: "Schwartz!" et je lui fais signe de la *main gauche* "baisse-toi" comme tantôt également. Il se baisse sans défiance, mais j'avais tout mon sang-froid et j'étais prêt! Je bondis à genoux; en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, j'avais eu le temps de viser sa tête, je lui collai sur la tempe un formidable coup de crosse de revolver. Il ne poussa pas un cri, et tomba gentiment dans mes bras. Je lui en sers encore 2 ou 3 pareils pour l'empêcher de revenir à lui. Puis je le chargeai sur mon dos. Il était lourd.

Il ramène son Boche "en France."

Les deux copains qui avaient vu tout le manège firent demi-tour, me laissèrent passer, et m'aidèrent à porter le môme; il fallait maintenant tout risquer et fuir, debout au plus vite, avec notre fardeau. Nous filâmes donc en faisant des zigs-zags, car les balles commençaient à siffler (ils avaient entendu du bruit); mais nous fûmes "en France" cinq minutes après. On jeta le colis, par-dessus notre tranchée, et nous après. La fusillade éclatait de toutes parts, mais trop tard! Nous étions chez nous.

Le sergent et l'autre pleuraient comme deux gosses. Le capitaine m'embrassait. Moi, je devais être pâle comme un mort, je me mis au garde-à-vous et je dis:

—Mon capitaine, je vous offre un Boche.

Le lendemain, comme récompense... j'étais nommé... chef de patrouille... Pour terminer, le Boche revint à lui un peu après, et il fut conduit à l'état-major pour être interrogé. Le lendemain, pour se venger, les Boches m'envoyèrent un rebut de shrapnell dans le mollet gauche, mais ce ne fut qu'une égratignure, je suis déjà guéri. Hier soir, je me suis *rerevengé*. Je suis allé poser des fils de fer en avant de la tranchée. Qu'ils me f... la paix ou je me *rererevengerai core*.

La poupée.

La femme d'un officier français actuellement détenu à Leipzig recevait, ces jours derniers, de son mari, une lettre dans laquelle il lui disait:

"Ecris-moi longuement; donne-moi des nouvelles de tous et surtout de la "poupée", de cette chère poupée dont l'état de santé m'inquiète. L'idée que son mal a pu s'aggraver et que je ne suis pas là pour lutter contre l'horrible chose m'est intolérable. Rassure-moi sans tarder, je t'en supplie."

Tout d'abord, la femme de l'officier ne comprit rien à cette lettre. Son mari, cela ne lui parut point douteux, avait perdu la raison. Ils n'avaient pas d'enfants à qui ils eussent pu donner le doux nom de poupée. Alors?

Mais, brusquement, elle se souvint: Le jour de son départ pour le front, l'officier lui avait recommandé, si le malheur voulait qu'il tombât entre les mains de l'ennemi, de ne jamais le laisser sans nouvelles de la guerre. Il avait été convenu que, pour ne pas attirer l'attention des Allemands, elle emploierait, pour parler de la France, le mot "poupée".

Cette poupée, dont l'état de santé inquiétait le prisonnier, c'était sa chère patrie, la France, et sa femme répondit:

"Notre poupée a été, en effet, très malade; nous avons eu tous bien peur pour elle. Aujourd'hui heureusement, le mal, combattu par d'habiles docteurs, est à peu près vaincu, et il est probable qu'avant peu la chère poupée sera tout à fait hors de danger."

"L'action fécondante de l'eucharistie."

D'un prêtre du diocèse, brancardier, au directeur de la *Semaine religieuse* de Coutances:

... La liste de nos meilleurs catholiques morts au champ d'honneur est vraiment longue, mais je crois que vous n'avez rien à craindre; comme celle des martyrs, leur mort est une semence d'apôtres. *Il s'en forme aujourd'hui sous l'action fécondante de l'Eucharistie, aux pieds de laquelle les canons nous amènent les âmes...*

Je pousse ici tant que je puis les soldats à la communion fréquente et même quotidienne quand possible; je réussis auprès d'un bon nombre. Ne cessez, à mon humble avis, de recommander la même pratique dans votre *Semaine religieuse, in omni patientia et doctrina*, et que tout prêtre qui a charge d'âmes en fasse autant; autrement, par suite de l'accoutumance à la guerre pour les fidèles dès maintenant, et les craintes de la mort une fois passées pour nos soldats, nous retomberions bien vite dans la nonchalance séculaire dont nous commençons seulement à sortir.

Patience! la victoire est certaine. Dieu nous la présente, c'est évident, mais semble attendre que nous la méritions pour nous la donner.

Je ne puis par lettre—question de discrétion—citer une consécration au Sacré-Coeur faite par un de nos principaux généraux au début des opérations militaires. Je vous conterai cela plus tard, ou du moins plus tard elle sera connue du public. Espérons dans son efficacité.

Au sac de Dinant.

Les atrocités allemandes en Belgique ont été confirmées par les rapports des commission d'enquête. Elles sont appuyées par le témoignage d'un homme très sérieux qui était à Dinant avec sa famille lors du massacre, et qui raconte comment 1,000 habitants de Dinant, soit un dixième de la population, ont été fusillés "pour avoir laissé passer les Français."

Un médecin de la ville, le Dr Laurent, dont la femme venait de mettre au monde un fils, devait être fusillé pour insoumission. Les brutes teutonnes, par raffinement de cruauté, allèrent chercher la femme et le bébé, qu'ils traînèrent sur un matelas jusqu'au lieu du supplice. Par une chance providentielle, un obus vint tomber près du groupe des bourreaux qui s'enfuirent. Le médecin en profita pour se jeter vivement avec sa femme et l'enfant dans un égout où ils vécurent dans une angoisse atroce, mettant de l'herbe dans la bouche de l'enfant pour que ses vagissements ne les dénoncent pas aux bourreaux. Trois jours après, ces malheureux purent sortir de leur asile, à demi morts de faim, et se réfugier à l'abbaye de Maredsous.

AU COEUR DU MANITOBA

La paroisse de Thibeauville.

On ignore peut-être encore en certains endroits que le Manitoba n'est pas un pays uniforme.

Il y a sans doute de grandes contrées, dont les terres sont en belle prairie, d'une fertilité extraordinaire, comme la Vallée de la Rivière-Rouge et le sud-ouest de la Province. C'est là que se fait la grande culture du blé dans le Manitoba. De toute la Province, c'est la partie la plus riche comme qualité de terre et elle apparaît aux yeux d'un grand nombre comme la plus avantageuse.

Il y a là certainement des avantages: richesse du sol, défrichage facile, etc. Mais il faut y compter aussi des inconvénients. Tout d'abord ces belles terres ne sont pas accessibles à la plupart des colons. Car, pour se livrer à la culture des céréales, la faire sur une grande échelle, comme les circonstances paraissent l'exiger en ces endroits, il faut y arriver avec un capital assez considérable, ce que tous ne peuvent pas faire.

Huit à dix mille piastres ne suffisent pas toujours pour achat de terrain—il n'y a plus de homestead dans ces contrées—de chevaux, de machines aratoires, etc. Ensuite, l'incertitude de la récolte, car malgré la grande richesse du sol, la récolte manque assez souvent, quelquefois à cause de la pluie trop abondante à certaines époques, tantôt par la sécheresse. Les grands fermiers l'avouent: la culture exclusive de céréales est bien aléatoire et incertaine. De fait bien peu y font fortune; beaucoup au contraire y font faillite.

Ce n'est donc pas là qu'il faut orienter les colons.

Depuis quelque temps on parle beaucoup de colonisation du côté des lacs et du Nord de la Province; il y a là des milliers de homesteads à prendre, jusque sur le chemin de fer de la Baie d'Hudson, dans le fin nord. On n'a guère attiré l'attention des colons sur l'est de la Province. Là aussi il y a des terres à prendre en homesteads.

Cette partie du pays a été longtemps ignorée ou mal connue. Aujourd'hui elle est digne d'être mentionnée. Car il y a ici, comme ailleurs, des avantages pour les colons, et peut-être plus qu'en bien d'autres endroits. Il ne faut pas cacher, non plus, les inconvénients. Qui peut se flatter de trouver un endroit où il n'y a pas d'obstacles?

En général, dans l'est, le terrain est plus élevé et il est sablonneux. Il y a cependant sur la plupart des sections de jolis lopins de bonne terre. La moitié, à peu près, du terrain autour d'ici est boisée et embarrassé de broussailles. Par ses ondulations ce terrain fournit aussi de fréquentes prairies où abonde le foin naturel.

Ce genre de terrain, comme on peut le constater, ne comporte pas la grande culture; il est plutôt favorable à la culture mixte. On peut y faire un peu de grain pour les dépenses et besoins de la ferme, y cultiver les patates en quantité, le blé-d'inde à fourrage, etc., mais on doit s'appliquer surtout de l'élevage des animaux en vue de la vente sur pieds et pour l'industrie laitière: c'est une grande source de revenus ici.

Si l'industrie laitière a fait la richesse de la province de Québec, pourquoi ne ferait-elle pas aussi dans une certaine mesure du moins la prospérité de notre pays?

Malheureusement, on n'a pas apporté à cette industrie toute l'attention qu'elle mérite.

Cependant en certaines paroisses de l'est, comme La Broquerie, où les terres ne sont pas bien riches, Thibeaultville, Sainte-Geneviève, on a commencé depuis quelques années à promouvoir cette industrie, tout en s'adonnant à une certaine culture moyenne. On peut dire que tous ceux qui se sont mis sérieusement à l'oeuvre ont obtenu des résultats très satisfaisants.

Je ne peux dissimuler les inconvénients; il y en a. Le sol n'a pas la fertilité de la vallée de la Rivière-Rouge; le bois rend le défrichage plus difficile que dans la prairie et les roches sont assez fréquentes en certains endroits. En été les maringouins et les mouches causent des ennuis aux animaux et même aux citoyens.

Mais ces inconvénients sont généralement compensés par de réels avantages. Et ces avantages s'offrent plus particulièrement à une certaine catégorie de colons de familles de la Province de Québec, qui sans être pauvres, ne sont pas en état d'établir facilement deux, trois et même quatre garçons sur des terres dans les paroisses d'En-Bas.

Ces familles trouveront leur affaire en venant s'établir ici, car il y a encore des homesteads à prendre dans les environs et des terres à vendre à des prix relativement bas.

Il faut bien dire aussi, pour rendre justice à tous: les homesteads qui restent ne sont pas les meilleurs, ni les plus avantageux. Une quinzaine déjà ont été choisis dans notre paroisse depuis l'automne dernier et presqu'autant dans Sainte-Geneviève, mais il convient de faire remarquer et c'est un point des plus importants, qu'il vaut mieux se placer dans un endroit où les terres ne sont pas des plus fertiles, mais dans un territoire organisé, que d'avoir un beau homestead dans une contrée nouvelle où il n'y a rien de commencé. A quoi servirait, en effet, au colon, la possession d'une belle et bonne terre à 15 ou 20 milles des communications? Il ne pourrait y vivre! Loin de tout, pas de voies de transport; ce serait la misère. Ceux qui ont fait l'expérience de cet isolement conseillent vite aux colons de se choisir une terre plutôt pauvre dans un district peuplé, qu'une excellente terre de prairie loin de la civilisation où il n'y a ni chemins, ni école, ni église.

Dans nos cantons de l'Est, nous pouvons offrir aux colons les avantages d'une place organisée. De bonnes voies de communications nous relient aux paroisses environnantes et à la station du chemin de fer qui est à 8 milles de notre village. Notre jeune paroisse possède une bonne église, des écoles, des magasins, une fromagerie, un bureau de poste, une boutique de forge, etc.

Si nous avons un défrichage un peu dûr à faire pour labourer et ensemencer la terre, nous avons en compensation le bois de chauffage autour de nous et le bois de construction assez rapproché. Des moulins à scie sur les confins de la paroisse font chaque année des milliers de pieds de bois. De sorte que les colons peuvent se bâtir facilement et à assez bon marché.

Pour qu'une famille puisse s'établir convenablement sur un homestead ou sur une terre déjà ouverte, il lui faut un peu d'argent afin de se bâtir et de s'avoir un moyen troupeau. Car pour réussir ici, il faut des vaches à lait. Ceux qui ne veulent pas en garder ne peuvent vivre aisément.

Le colon qui pourrait se bâtir, se procurer un troupeau de 12 à 15 vaches laitières, quelques moutons, sans trop s'endetter, maintenir ce troupeau en bon état, celui-là assure son avenir et celle de sa famille. Le foin ne manque pas généralement et le pâturage est vaste et abondant.

Pour faciliter l'établissement des colons dans notre district, la paroisse de Thibeaultville vient de fonder un comité appelé "Comité de Renseignements" qui se tient à la disposition de tous ceux qui désirent des informations sur notre situation, les homesteads à prendre, les terres à vendre, etc.

S'adresser:

Rév. J.-A. Beaudry, ptre, curé,
Sec. du Comité,
Poste: Richer, Man.

MGR L'ARCHEVEQUE

Sa santé continue à s'améliorer. De retour à Paques.

Le dimanche, 31 janvier, S. G. Mgr l'Archevêque a béni solennellement, grâce à l'autorisation de S. G. Mgr l'Evêque de Corpus Christi, l'église agrandie de Mercedes, Texas, paroisse dirigée par les RR. PP. Oblats. Monseigneur a prêché devant un auditoire en majorité mexicain, mais comprenant aussi beaucoup de catholiques de langue anglaise.

Les fleurs des jardins ornaient l'autel et un soleil radieux avait succédé à une atmosphère chargée d'humidité et à un ciel couvert depuis plusieurs jours.

Le médecin, tout en constatant que la santé de notre cher Archevêque s'est grandement améliorée et qu'il peut reprendre son travail, craint cependant la transition trop brusque d'un pays où fleurissent en janvier les pêchers et les rosiers à notre climat froid du nord et il lui conseille d'attendre après Pâques pour le retour.

UNE CAMPAGNE PATRIOTIQUE

Pour la colonisation, à Saint-Jean-Baptiste, Man.

C'est celle inaugurée dans nos paroisses rurales par nos conférenciers ecclésiastiques: M. l'abbé N. Jutras, curé de Letellier, un vétéran, 35 ans dans le pays, et M. l'abbé O. Corbeil, ancien et toujours actif colonisateur. Mieux encore: à moins d'être retenu à l'archevêché par les soucis du ministère, ou les soins d'administration du diocèse, Sa Grandeur Mgr A. Béliveau, évêque auxiliaire, se fait un devoir d'assister à ces conférences.

M. l'abbé Jutras est le conférencier attitré. Il parle de culture à nos cultivateurs; et il le fait avec une compétence incontestable, agrémentant son discours de ce sel gaulois dont il a le secret. On ne regarde pas le temps que dure sa conférence, mais on la trouve toujours trop courte.

M. Corbeil parle de colonisation en connaisseur qui a visité toutes les provinces du Canada, depuis Winnipeg jusqu'au Klondike et sait où diriger les colons qui veulent de bonnes terres.

Monseigneur de Domitianopolis appuie de sa présence d'abord, puis de sa parole claire et brève, les dires des conférenciers précédents, et taille de l'ouvrage à la société Saint-Jean-Baptiste, en la chargeant de s'occuper plus activement de colonisation.

N'est-ce pas là, à proprement parler, du patriotisme pratique?

Que nous sommes loin de ce patriotisme criard de 24 juin, où un farceur quelconque, en quête de gloire oratoire, trouve moyen de se hisser sur une tribune, et là, la poitrine gonflée du trop plein de son sujet, une main sur le coeur, et l'autre... au large, hurlant à tous les vents ce qu'il appelle son amour de ses compatriotes, du pays... de l'Empire, oublie dès le lendemain ses dires de la veille, retourne à la vieille routine de ses affaires comme si rien n'était, en attendant que ses beaux sentiments s'éveillent de nouveau au prochain 24 de juin.

Laissant de côté les théories, le patriotisme véritable, le patriotisme vécu, pour nous Manitobains, c'est de regarder nos positions dans notre belle Province, et nous développer, conquérir de nouvelles terres, former de nouvelles et nombreuses paroisses: en un mot, c'est de "nous emparer du sol", nous y attacher par une culture raisonnée et prospère, nous groupant autour du clocher, travaillant sous l'oeil de Dieu, respectueusement soumis à son ministre, le prêtre.

Là est la vie et la force du peuple canadien-français. Les vieilles traditions et les bonnes moeurs chrétiennes qui fleurissent dans nos paroisses de campagne, comme dans leur milieu naturel; cette virilité, fruit de la vie champêtre, seront toujours le plus solide et le plus bel héritage que nous léguerons à nos enfants.

La séance de mardi soir à Saint-Jean-Baptiste a été instructive et intéressante au plus haut point.

En l'absence de M. Félix Campeau, président de la société d'agriculture, et retenu chez lui par la maladie, M. le Curé fut prié de présenter les orateurs.

Craignant avec raison que notre salle publique ne fut trop étroite pour contenir la foule, la séance eut lieu dans l'église. Il y avait environ 500 personnes présentes. Nous y remarquions les Révdes Soeurs avec leurs élèves.

M. l'abbé Jutras fut le premier orateur. Il parla de la culture mixte, comme notre principale condition de succès; traita, mais pas en ami, du labour d'été, et insista sur l'importance de la rotation et de la culture de la luzerne et du trèfle d'odeur—mélilot. Ce qui ajoute encore à la compétence reconnue de M. Jutras, c'est qu'il apporte des chiffres, résultats brillants obtenus dans la paroisse de Letellier.

M. l'abbé O. Corbeil traita ensuite son sujet favori, la colonisation. L'orateur s'oppose avec raison à toute idée de vendre sa propriété pour aller s'établir ailleurs, même sur une terre libre—homestead. Mais connaissant parfaitement les concessions ouvertes à la colonisation dans la Province, il conseille fortement à ceux qui, pour quelque raison insurmontable, sont obligés de partir, d'aller s'établir sur ces terres libres. Il y en a actuellement plus de 10,000 ouvertes à la colonisation, par notre Gouvernement. M. Corbeil mentionne quelques-uns des centres les plus avantageux, entre autres Fischer Branch, et le Lac-du-Bouleau.

Enfin, Mgr A. Béliveau s'adresse à l'auditoire pour confirmer les paroles des orateurs précédents, et insister pour que dans chaque paroisse canadienne, la société locale de Saint-Jean-Baptiste choisisse quelques hommes de bonne volonté qui s'enquièrent des terres à vendre, et travaille à y attirer quelques familles nouvelles de langue française.

Après quelques paroles de remerciement du président, la séance prend fin par la bénédiction de Mgr Béliveau, donnée à l'assemblée.

Les paroissiens de Saint-Jean-Baptiste sont enchantés de cette conférence. La Société d'agriculture en particulier est très honorée du haut patronage que lui accorde Mgr de Domitianopolis. Elle désire lui en témoigner sa vive reconnaissance par la voix de la "**Liberté**". Elle remercie de même, en son nom et au nom des paroissiens, les orateurs de cette agréable soirée de mardi.

ST-BONIFACE

Mardi, le 9 mars, les Junioristes de langue anglaise du Juniorat se feront entendre dans une tragédie en cinq actes intitulée "Hermigild ou The Two Crowns". Tous les amis du Juniorat sont invités à cette soirée donnée en l'honneur du R. P. Provincial. La soirée aura lieu dans la grande salle académique du Juniorat, 222 avenue Provencher, à 8 heures p.m. Prix de l'entrée 50 sous.

* * *

Le Bureau de Placement de l'Aide aux Drapeaux, dont M. Oct. Rodts est secrétaire et M. H. Béliveau président, annonce cette semaine les placements suivants: garde-malade, femme de journée et deux servantes. Il y a des demandes de travail de la part de femmes de journée, de garçons de ferme et de messagers.

On est prié de s'adresser au secrétariat, Main 2355.

* * *

Bon nombre des familles qui émergent au fonds de secours fondée par les employés civiques sont de langue anglaise et protestants et habitent Norwood. On donnait ces jours derniers le détail suivant des nationalités aidées: 58 familles canadiennes-françaises, 48 anglaise et 16 d'autres nationalités.

* * *

Mgr Béliveau a traité à la grand'messe de la question des licences, d'une actualité et d'une importance qu'on ne saurait contester. Il a pris comme point de départ de ses remarques le refus de la commission des licences de faire droit à la pétition des adversaires de la buvettes contre le transfert d'une licence récemment. Il a de nouveau répété qu'il y avait trop de buvettes dans Saint-Boniface, que c'était là un malheur pour notre ville. Il a fortement encouragé la ligue du Sacré-Coeur à poursuivre sa campagne sans se décourager.

Après la messe, la Ligue tint une nombreuse assemblée dans la sacristie.

Mgr Béliveau traita là des amendements à la loi des licences que se propose actuellement d'y insérer le gouvernement. Il en a démontré l'importance, tout particulièrement de celle qui confère aux municipalités plus d'autonomie en matière de licences. A la suggestion du Dr Laurendeau, une commission de cinq membres —le magistrat Turenne, les échevins Beaupré et Marion, le Dr Laurendeau et M. Charles Cusson —a été choisie. Elle ira faire valoir ses vues auprès du procureur-général.

* * *

M. l'abbé Joubert, procureur de l'archevêché, est revenu d'un voyage de trois semaines dans l'Est.

* * *

Mgr Mathieu, évêque de Régina, était de passage à l'archevêché au milieu de la semaine dernière.

* * *

Mlle Alma Lemieux, pianiste, élève de Mlle Gabrielle Mollot, donnera, ce soir, une audition complimentaire dans la salle des concerts de l'Hôtel Alexandra. Mlle Lemieux aura le concours de Mlles Eva Eagleton, Jean Campbell et Marion O-Neil et de M. W.-J. Probert.

* * *

La Saint-Vincent de Paul

Il y a eu réunion de cette Société dimanche après-midi à l'Hôtel de Ville de Saint-Boniface. Le but de cette réunion était d'aviser aux moyens de subvenir aux besoins de cent vingt familles dont les chefs sont privés de travail.

L'Association des employés civiques, dont la générosité ne saurait être assez hautement louée, est impuissante à répondre à tous les besoins. Ces messieurs ont pourtant souscrit 10% de leur salaire.

Il est résolu de faire appel aux citoyens et de leur demander 2% par mois de leur salaire d'ici au mois de mai. C'est une affaire de deux mois à peu près. Nous ne saurions trop exhorter les lecteurs de la **Liberté** résidant à Saint-Boniface à répondre à l'appel de la Saint-Vincent.

Pour remplir un engagement d'honneur, cette société doit recueillir $600 par mois pendant deux mois. Que chacun fasse sa part; nous sommes en face d'une situation qui demande nécessairement un effort commun.

* * *

Société de Secours pour les Victimes de la guerre en Belgique

Succursale de Saint-Boniface, Club Belge, Saint-Boniface. Comité de Tombola.

A nos Bienfaiteurs et à nos Bienfaitrices—Madame—Monsieur

Les malheureuses victimes de la guerre en Belgique ont de plus en plus besoin de secours. Nous voulons employer tous les moyens possibles pour leur venir en aide et procurer quelque soulagement à leurs immenses douleurs.

Les dons en nature leur parviennent difficilement, il faut donc songer à envoyer de l'argent et pour cela, comme toujours, avoir recours à la Charité Publique. Nous avons pensé qu'une Tombola où nous offririons de jolis lots et où les prix des billets seraient minimes, 10 cents, serait le meilleur moyen de remplir l'escarcelle de nos malheureux compatriotes.

Nous nous permettons donc de solliciter votre généreux concours pour l'envoi de dons et l'achat de billets pour la **Tombola Monstre** qui se tirera le 11 avril prochain.

Autant que possible on est prié d'envoyer les lots avant fin mars, au président du Comité de Tombola, M. Prosper Gevaert ou au secrétaire, M. Jules Grymonpré, notaire, 283 avenue Provencher, Saint-Boniface, Man.

Pour les dons qui pourraient se détériorer, on peut envoyer des bons.

Une liste des dons et les noms des donateurs seront publiés chaque semaine dans les journaux.

Pour le Comité, le Secrétaire-Trésorier,

J. Grymonpré, N.P., J.P.

* * *

Baptêmes

27 février. Marie-Joséphine, fille d'Atchez Mousseau et de Rose-Anna Roy. Parrain, Joseph Fife; marraine, Flore Mousseau.

28 février. Laura-Marie, fille de Alphonse de Kuyver et de Sylore Dhurlst. Parrain, Peter Huyke; marraine, Hortense Van Vynsberghe.

28 février. Marie-Marguerite, fille de Adolphe Lievens et de Alida Verraes. Parrain, Michel Verraes; marraine, Stéphanie Vannevet.

28 février. Marie-Julienne, fille de Félix Baudru et de Laura Rosignon. Parrain, Léon Rossignon; marraine, Joséphine Lebrun.

28 février. Edouard, fils de Edouard Lamontagne et de Catherine Davey. Parrain, Chs Lamontagne; marraine, Mme Chs Lamontagne.

28 février. Joseph-Adrien, fils de Georges Joyal et de Emelie Samson. Parrain, Alphonse Samson; marraine, Georgiana Pion.

28 février. Germaine, fille de Joseph Grégoire et de Eva Gagnon. Parrain, Paul Gagnon; marraine, Ella McBride.

28 février. Léoplod-Marius, fils de Léopold Lebel et de Lilian Belle. Parrain, Thimothé Lebel; marraine, Maria Chabot.

* * *

Un drapeau rouge est un symbole de danger dans le monde entier, mais la Nature a un différent code d'avertissement. Les éruptions cutanées, faiblesse générale et autres symptômes, parlent aussi efficacement que le drapeau rouge. Ils parlent de l'impureté du sang. Le Novoro du Dr Pierre nettoie le fluide vital sûrement et efficacement. Il est fourni par agents spéciaux. S'adresser au Dr Peter Fahrney & Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

SACRE-COEUR

Un cadeau de $100.

Nos jeunes filles n'avaient pas encore remporté un succès comparable à celui de jeudi soir dernier. Devant une salle comble, de nombreux visiteurs du dehors, plusieurs membres du clergé, attirés par le renom que se sont conquis nos jeunes actrices, cantatrices et pianistes, elles ont près de trois heures durant, tenu dans l'admiration et la joie un auditoire plutôt devenu exigeant à la suite des délicieuses soirées qu'on lui donne dans nos salles.

Il faudrait noter le jeu et le brio et le naturel de toutes les actrices. Par ses applaudissements répétés chaleureux, le public a montré comment il les estimait. Notons, dans la partie accessoire du programme, les solos de violon de Mlle Price, les solos de chant de Mlle Thérèse Hamel, le premier en italien, l'accompagnement au piano par Mlle Dostert. Toutes eurent les honneurs du rappel.

A la fin de la première comédie, les Enfants de Marie présentèrent au R. P. Portelance, o.m.i., une jolie adresse à la quelle il répondit en exprimant tout le bien qu'il pense de nos jeunes filles. Pour bien prouver que les sentiments qu'elles exprimaient dans leur adresse ne venaient pas seulement des lèvres et constituaient plus qu'une formule, nos jeunes filles, dont le dévouement pour l'école est bien connu et s'est souvent manifesté, accompagnèrent leur adresse du beau cadeau de $100 en or pour l'école du Sacré-Coeur.

Après "Peur et bravoure", une délicieuse opérette qui eut un succès de fou rire, M. J. Collon, au nom de la commission scolaire, remercia les Enfants de Marie de leur sympathie à l'oeuvre scolaire de la paroisse du Sacré-Coeur.

Au sortir de cette soirée, un seul souhait se formulait, c'est qu'on la vint répéter.

* * *

Les prix à la partie de Pedro de mardi dernier ont été gagnés comme suit: 1er prix des Dames, par Mme T. Marsil, prix de consolation, Mlle A. Poulin. 1er prix des hommes, M. Jos. Delorimier, prix de consolation, J. Cloutier.

Il y aura partie ce soir.

* * *

Par suite d'une attaque de grippe, le R. P. Curé s'est vu forcé de remettre à plus tard la retraite des enfants de la paroisse. Elle aura lieu après celle de la paroisse.

Cette dernière s'ouvrira le 14 mars et sera prêchée par le R. P. Curé.

* * *

M. et Mme Euclide Piédalue sont revenus de leur voyage de noces au Dakota.

* * *

Ecole du Sacré-Coeur

Je n'ai ni la plume ni la science de ceux qui rédigent cet intéressant journal; mais, j'ose demander tout de même une toute petite place pour y insérer quelques lignes au sujet de ma chère école.

Nous attendions avec anxiété le retour de notre R. P. Curé pour avoir la proclamation des notes. Qu'il faisait bon le revoir au milieu de nous après une absence de près de deux mois. Mais, surtout, quelle action bienfaisante n'exerce pas sur nous sa parole qui sait toujours trouver des choses charmantes et instructives pour intéresser notre jeunesse écolière, lui rappeler ses devoirs et raviver en elle l'amour pour sa belle "Langue française". Ces quelques heures passées ensemble feront un bien incalculable en resserrant, si possible, les doux liens qui nous attachent à notre chère école.

Cette lecture de notes ne manquerait pas d'intérêt, il me semble, pour nos chers parents, ainsi qu'à tous les lecteurs de notre journal la **Liberté**. C'est donc avec plaisir que j'en donne ici le résultat.—"R. C."

..Excellence — 4me année de commerce: Mlle Anna St-Pierre. 2e année de commerce, Mlle Irène Piédalue; 6e année, Mlle Alma Fournier; 5me année, Mlle Eveline Chabot; 4me année, M. Aimé Chalas; 3me année, Mlle Louise Cardon; 2me année, M. Albert Goyette; 1re année, Mlle Germaine Chouinard.

Instruction Religieuse — 1er cours: Mlles Anna St-Pierre, Renée Castéla, Evelina Fournier, Irène Piédalue, Flor. McCarney, Paule Sala, Yvonne Surprenant. —2me cours: MM. Stanley Tardif, Alphonse Déry, Henri Castéla, Aimé Chalas, Gédéon Gauthier.—3e cours: M. Paul-Emile Pouliot.—4me cours: MM. Brunel Leveillé et Avila St-Germain.

Bonne conduite.—Mlles Alma Fournier, Paule Sala, Jeannette Robert, Blandine Thibault, Blanche Surprenant, Violet Hark, Blanche Hark, Laurette Gosselin. MM. L.-Hector Moissan et Emile Gareau.

Grammaire française.—4e année de commerce: Mlle Anna St-Pierre, 96; 6e année, Mlle Alma Fournier, 87; 5e année, Eveline Chabot, 92; 4e année: M. Aimé Chalas, 90; 3me année: Mlle Louise Cardon, 96.

Composition française. — Mlle Eveline Fournier, 95; Mlle Esther Dyck, 90; Mlle Marthe Denis, 81; M. Aimé Chalas, 80.

Arithmétique.—2e année de commerce: Mlle Irène Piédalue, 78; 6e année: Mlle Marg. Villeneuve, 85; 5me année: Mlle Eveline Chabot, 82½; 4e année: Mlle Marg. Cardon, 85½; 3me année: M. Arthur Léveillé, 96½; 2me année: M. Albert Goyette, 96; 1re année: Mlles Clara Déry et Flor. Labelle, 80.

Tenue des Livres.—Mlle Irène Piédalue, 93½.

Sténographie française. — Mlle Anna St-Pierre, 90.

Sténographie anglaise. — Mlle Irène Piédalue, 93.

Grammaire anglaise. — Mlles Anna St-Pierre et Yvonne Surprenant, 97; Mlles Marg. Villeneuve et Eveline Chabot, 100.

Correspondance anglaise. — Mlles Anna St-Pierre et Florence McCarney, 95.

Epellation anglaise.—Mlle Anna St-Pierre, 93; Mlle Jeannette Robert, 93; M. Dominic Di Paolo, 99; MM. Rod. Patenaude et Aimé Chalas, 100.

A SAINTE-ANNE

Mercredi prochain, le 10 mars, on célèbrera au Couvent de Sainte-Anne la fête de M. l'abbé Jubinville, curé de Sainte-Anne des Chênes. Il y aura soirée musicale et dramatique. Tous les membres du clergé sont invités à cette fête.